Bibliothèque manuscrite des Ecoles primaires : 1re partie

Choix Gradué

de

50 Sortes d'Écritures

Pour exercer à la lecture des Manuscrits

contenant

1° Préceptes de conduite pour les enfants, et anecdotes instructives
2° Principaux événements de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne
3° Modèles d'actes et de factures ; Notions industrielles
4° Modèles de style épistolaire

Ouvrage autorisé

Par le Conseil de l'Instruction publique

Paris
Librairie Hachette et Cie
Boulevard Saint-Germain, 79

Hermets
Epistolaires
614
SMPS

Marie Gay

21 février 1846

Bibliothèque manuscrite des Écoles primaires : 1re partie

Choix Gradué

de

50 Sortes d'Écritures

Pour exercer à la lecture des Manuscrits

contenant

1° Préceptes de conduite pour les enfants, et anecdotes instructives
2° Principaux événements de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne
3° Modèles d'actes et de factures ; Notions industrielles
4° Modèles de style épistolaire

Ouvrage autorisé

Par le Conseil de l'Instruction publique

Paris

Librairie Hachette et Cie

Boulevard Saint-Germain, 79

BIBLIOTHÈQUE MANUSCRITE DES ÉCOLES PRIMAIRES

OU

EXERCICES DE LECTURE DANS LES MANUSCRITS.

1re partie : Choix gradué de 30 sortes d'écritures pour exercer à la lecture des manuscrits. *Première édition.* 4 cahiers composés chacun de 32 pages grand in-8°, et contenant :

Le n° 1 : *Préceptes de conduite pour les enfants, et anecdotes instructives.*
Le n° 2 : *Principaux événements de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne.*
Le n° 3 : *Modèles d'actes et de factures. Notions industrielles.*
Le n° 4 : *Modèles de style épistolaire.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 50 c.
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine..... 4 fr. 50 c.

Ouvrage autorisé par le Conseil de l'Instruction publique.

— Le même ouvrage. *Nouvelle édition* entièrement refondue par M. Barrau. 4 cahiers composés chacun de 32 pages grand in-8°, et contenant :

Le n° 1 : *Préceptes de conduite pour les enfants, et anecdotes instructives.*
Le n° 2 : *Principaux événements de l'histoire de France.*
Le n° 3 : *Modèles d'actes et Notions industrielles.*
Le n° 4 : *Modèles de style épistolaire.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 50 c.
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine..... 4 fr. 50 c.

La nouvelle édition, reproduite en caractères d'imprimerie, à l'usage des maîtres. 1 volume in-8°. Prix..... 1 fr. 50 c.

2e partie : Premières notions d'histoire naturelle et d'économie domestique. 4 cahiers ornés de 40 vignettes, composés chacun de 32 pages grand in-8°, et contenant :

Le n° 1 : *Culture et emploi du blé.*
Le n° 2 : *Arbres, Arbustes et Plantes.*
Le n° 3 : *Animaux sauvages.*
Le n° 4 : *Animaux domestiques.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 50 c.
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine..... 4 fr. 50 c.

Ouvrage autorisé par le Conseil de l'Instruction publique.

3e partie : Histoire sainte et Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 4 cahiers ornés de 70 vignettes, composés chacun de 32 pages in-8°, et contenant :

Le n° 1 : *Histoire sainte, 1re partie.*
Le n° 2 : *Histoire sainte, 2e partie.*
Le n° 3 : *Histoire sainte, 3e partie.*
Le n° 4 : *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 50 c.
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine..... 4 fr. 50 c.

4e partie : Manuel épistolaire ou Lettres choisies de grands écrivains et de personnages célèbres. 4 cahiers composés chacun de 32 pages grand in-8°, et contenant :

Le n° 1 : *Lettres morales et instructives.*
Le n° 2 : *Lettres historiques et littéraires.*
Le n° 3 : *Lettres badines et familières.*
Le n° 4 : *Lettres de genres et de styles divers.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 50 c.
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine..... 4 fr. 50 c.

N°. 1.

Préceptes de Conduite.

Devoirs envers Dieu.

1re. Leçon.

Le spectacle de l'univers, l'éclat du soleil, la régularité des saisons, la prodigieuse variété des plantes et des animaux, toutes ces merveilles nous apprennent qu'il y a un Dieu. Nous lui devons l'existence. Sans lui, l'homme ne serait rien, et si Dieu l'avait voulu, au lieu de commander aux animaux et d'avoir sur eux l'avantage de la raison, l'homme serait le plus misérable des êtres.

Mais nous avons été favorisés d'une multitude de dons que le créateur aurait pu nous refuser; nous avons reçu de lui la parole pour communiquer nos pensées et nos besoins à nos semblables, il nous a donné la raison qui nous distingue des autres animaux, et qui supplée à la force dont nous sommes privés. Puisque nous tenons tout de lui, nous devons l'aimer comme l'auteur de notre bien être.

Vous aimerez Dieu et vous chercherez à l'imiter, si vous avez la volonté d'être utile à vos semblables.

Dieu est bon, car il a donné la vie à tout ce qui existe, il accable de bienfaits des êtres qui ne sont rien en comparaison de lui. Efforcez vous donc d'être

bons comme lui; en oubliant les torts qu'on peut avoir envers vous, en obligeant vos frères et en leur rendant tous les services qui sont en votre pouvoir.

2e. Leçon.

Dieu est juste, c'est à dire qu'il récompense chacun suivant son mérite, il n'a de préférence pour personne, il tient compte de toutes nos actions, quand bien même nous voudrions les lui cacher, car il voit tout. Nous devons encore l'imiter et tâcher d'être justes envers les autres, comme il l'est envers nous, aimer ceux qui nous aiment et rendre service pour service.

Dieu est indulgent, nous nous en apercevons à chaque instant, puisque nos faiblesses et nos fautes, qu'il pourrait si facilement punir, ne lassent pas sa patience. Cependant il devrait s'indigner de voir l'homme méchant, ingrat et orgueilleux, il lui pardonne néanmoins et il oublie les plus grands crimes dès qu'ils sont réparés par un sincère repentir. Nous qui avons tant besoin d'indulgence, nous sommes sévères, quelquefois impitoyables pour les défauts d'autrui, nous ne savons rien pardonner, rien oublier, et nous avons tort, car nous ne nous rendons pas ainsi semblables à Dieu dont l'indulgence est infinie.

Le bonheur de l'homme dépend de Dieu

qui l'a créé et qui lui envoie, suivant sa volonté, la santé ou la maladie, la pauvreté ou la richesse.

Quoique Dieu connaisse tous vos besoins, puisque rien ne lui est caché, ne craignez pas de les lui exposer avec simplicité et bonne foi. C'est bien le moins que vous vous donniez la peine de demander, si vous désirez obtenir.

Devoirs envers le Prochain.

3e. Leçon.

Si nous sommes tous frères, tous faits à l'image de Dieu et également ses enfants, nous devons prendre soin les uns des autres.

N'aimez pas à parler des fautes des autres ou à découvrir ce que vous connaissez de vicieux dans leur conduite, car les médisants n'inspirent aucune confiance, on les craint, on les hait.

Dieu nous a placés ici bas pour travailler et pour nous aider réciproquement.

Celui qui rougit de ce qu'a fait son père, n'a pas un bon cœur, il en portera la peine tôt ou tard, et il sera bientôt forcé de rougir de lui-même.

Un homme oisif et fainéant est un être inutile sur la terre, il ne sert ni à lui, ni aux autres; quand il quitte la vie, il ne fait que débarrasser le monde.

Soulagez votre père dans sa vieillesse et ne l'attristez point durant sa vie, si son esprit s'affaiblit, supportez le et ne le tournez pas en ridicule à cause des avantages

que vous avez sur lui.

4e Leçon.

Ecoutez les vieillards avec déférence, car ils ont sur vous un avantage que vous ne pouvez leur contester, c'est l'expérience de la vie.

Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Ceux qui sont cruels envers les animaux et qui, oubliant que ces êtres sentent et souffrent comme nous, les maltraitent sans utilité devraient penser au moins qu'il faut ménager les serviteurs dont on a besoin; j'ai toujours remarqué que les hommes qui traitent les animaux avec cruauté sont de méchantes gens.

Tenez votre parole et agissez de bonne foi avec les autres, les autres ne vous manqueront point lorsque vous aurez besoin d'eux.

N'attristez pas le pauvre et ne différez pas de donner à celui qui souffre.

Le véritable orphelin est celui qui n'a pas reçu d'éducation.

Qui oublie les bienfaits se souvient des injures.

Lorsque quelqu'un aura travaillé pour vous, payez lui ce qui lui est dû pour son travail, et ne retenez jamais le salaire de l'ouvrier.

Un bienfait mal placé est un bienfait perdu.

Ne dites jamais à votre ami: allez et revenez demain, je vous donnerai ce que vous me demandez, lorsque vous

pouvez le lui donner sur le champ.

Faire du bien quand on le peut, en dire de tous le monde, ne portez jamais un jugement téméraire, c'est ainsi qu'on acquiert l'estime des honnêtes gens.

Ne dites jamais, je rendrai le mal.

Donnez à celui qui manque, car on éprouve à faire une bonne action une satisfaction intérieure qui sera votre première récompense.

On ne doit point se repentir d'avoir obligé un ingrat, car on doit faire le bien avec désintéressement et non dans la vue d'en tirer aucun avantage.

Devoirs envers nous mêmes.

5e Leçon.

La sagesse n'a rien d'affecté, elle n'a point honte de paraître enjouée quand il le faut.

On peut croire l'homme de bien malheureux, mais il ne l'est jamais.

L'homme véritablement libre est celui qui n'est pas l'esclave de ses passions.

Accuser les autres de ses malheurs, c'est le fait d'un ignorant; les rejeter sur soi même, c'est commencer à s'instruire. L'homme sage n'en accuse ni les autres, ni lui-même, il travaille à les réparer.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose, mais ils ne le font jamais.

On n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Le bien mal acquis ne profite jamais.

L'intempérance est un vice honteux et déshonorant ; celui qui boit avec excès est rarement en état de faire son ouvrage.

Gouvernez votre langue.

De toutes les prodigalités, la plus grande est celle du temps.

Ne dites jamais : "je ne puis vaincre tel penchant ; je ne puis résister à telle tentation," car on peut tout ce qu'on veut, mais il faut vouloir.

L'homme sans volonté est le jouet de tout ce qui l'entoure.

6e. Leçon.

Un véritable ami est un bien inestimable ; celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor.

L'homme vindicatif devrait songer qu'il peut, à son tour, avoir besoin d'indulgence.

C'est une grande richesse que de se contenter de ce qu'on a.

Le temps est comme l'argent : n'en perdez pas ; vous en aurez assez.

Instruisez et corrigez votre fils, il sera votre consolation.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ?

n'en dites pas.

Etudiez soigneusement ce qui se rapporte à votre profession et vous deviendrez savant; soyez frugal et tempérant, et vous conserverez votre santé; soyez juste, et vous ne craindrez point l'éternité.

Oubliez les services que vous rendez, souvenez-vous toujours de ceux que vous avez reçus.

Le menteur s'avilit aux yeux des autres; on n'ajoute plus foi à ses paroles, même quand il dit la vérité.

On peut aisément devenir riche, si l'on veut se passer de ce dont on n'a pas besoin.

Une bonne réputation vaut mieux que la richesse.

Celui qui écoute emploie souvent mieux son temps que celui qui parle; avant de vous mettre à parler vous-même, regardez et écoutez longtemps.

Aimez votre condition; on gagne rarement au change.

On dit avec raison: douze métiers, treize misères.

Anecdotes Instructives.

Il ne faut pas être ingrat, même envers les animaux.

7.e Leçon.

Il y avait dans la ville d'Athènes des juges qui étaient chargés de punir les ingrats; mais c'était une chose si rare, qu'ils n'avaient rien à faire. Ils s'ennuyaient d'aller tous les jours à leur tribunal sans y trouver

personne, ils mirent une cloche à la porte de leur maison, afin qu'on la pût sonner quand on aurait besoin d'eux. Or fut-il longtemps sans sonner cette cloche, que l'herbe qui croissait à la muraille l'entortilla avec la corde. Dans ce temps-là, il y avait dans la ville un homme qui, voyant que son cheval était devenu si vieux, qu'il ne pouvait plus travailler, ne voulut point le nourrir à rien faire et le mit hors de son écurie. Ce pauvre cheval marchait tristement dans la rue, comme s'il eut deviné qu'il était en danger de mourir de faim. Il passa par hasard près de la maison des juges dont j'ai parlé. Et voyant de l'herbe à la muraille, il s'éleva sur le bout de ses pieds pour tâcher de l'atteindre; il ne prit que la corde, ce qui fit sonner la cloche plusieurs fois. Les juges vinrent aussitôt pour voir ce qu'on leur voulait; et voyant que c'était un cheval qui sonnait la cloche, ils le demandèrent à qui il appartenait. Quelques uns de ses voisins leur dirent qu'il n'appartenait plus à personne, et que son maître lui avait donné son congé, parce qu'il ne pouvait plus travailler. Vraiment, dirent les juges, c'est une véritable ingratitude à un homme. De jetés dehors un pauvre animal

domestique qui a usé sa vie à son service, nous ne pouvons souffrir cela : Effectivement ils firent venir le maître du Cheval et l'obligèrent à donner une somme pour nourrir cet animal le reste de ses jours.

L'Enfant courageux.

8e Leçon

Deux jeunes paysans, nés dans le même village, s'étaient liés d'une étroite amitié ; leurs parents étaient voisins et souvent ils avaient confondu leurs travaux. L'habitude, la conformité des caractères et des goûts, avaient fait de Jacques et de Charles deux vrais amis. Ils ne se quittaient pas ; peines et plaisirs, tout était commun entre eux.

Un matin qu'ils étaient ensemble dans un bois à cueillir des noisettes, Jacques aperçoit un nid d'oiseaux. Embrasser l'arbre et grimper sur la branche fut l'affaire d'un instant ; d'une main droite il saisit la couvée, et le nid, presque plein de quatre petits oiseaux que leur plumage, à peine formé, rendait encore timides. Pendant qu'il cherchait les moyens de descendre sans leur nuire, un loup affamé vint droit à Charles qui poussa un cri d'effroi ; Jacques voit le danger, remet le nid à sa place, et, quoiqu'il soit persuadé que du lieu

élevé où il se trouve, il ne court aucun danger ? Charles a besoin de lui, il n'écoute que son premier mouvement, et se laisse glisser jusqu'à terre. Le loup furieux s'élançait sur Charles ; mais Jacques l'a prévenu, et au moment où, la gueule béante, il allait saisir sa proie, le courageux enfant lui enfonce le bras dans la gorge et le tient en respect. Charles revenu à lui-même, profite de cet instant et perce de son couteau le loup qui roule sur la poussière.

9.e Leçon.

Les deux amis s'embrassent avec effusion et ramènent leur proie jusqu'au village. On s'assemble autour d'eux, on les interroge, mais Jacques restait muet et confus, car il était aussi brave que modeste. Cependant Charles raconte qu'il doit la vie à son ami et qu'il a risqué la sienne pour le sauver. Jacques se dérobe bientôt aux applaudissements qu'il reçoit, retourne au bois pour chercher ses bijoux, les retrouve et joue autour de la cage qui les renferme avec une simplicité si naïve qu'on n'aurait jamais dit qu'il venait de faire une belle action.

Belle parole d'un Canonnier Français.

Des vaisseaux anglais essayèrent en 1761 de détruire une Batterie de l'Ile de Ré.

Un Canonnier français qui vit son fils emporté par un Boulet, s'écria vers son Commandant : Mon officier

lui dit-il, Dieu m'a donné un fils unique: il veut que je me le retire, cela ne nous empêche pas de continuer notre besogne.

On doit à St. Louis l'établissement des Quinze Vingts, fondé dit on, pour trois cents Chevaliers auxquels les Sarrazins avaient crevé les yeux.

Les deux Fils ou la préférence maternelle.

10e. Leçon.

Madame Grandchamp avait deux fils, Georges et Victor, qu'elle avait la faiblesse de ne pas aimer également. L'un avait le plus jolie figure qu'on puisse imaginer, et l'autre avait été tellement maltraité pour la petite vérole qu'on ne pouvait le regarder sans éprouver un mouvement de compassion. Mais Georges extrêmement gâté, adulé, choyé par ses parents, était devenu volontaire, capricieux et gourmand, tandis que son frère était appliqué, docile et très pieux.

Cependant Madame Grandchamp s'aveuglait sur les défauts de son fils chéri et croyait qu'il le corrigerait aisément abandonné à lui même, ce malheureux enfant cédait sans contrainte au penchant qu'il avait pour la gourmandise; rien n'échappait à sa rapacité: biscuits, bonbons, gâteaux, friandises de toute espèce, il s'emparait de tout ce qui était à sa convenance; et il ne se contentait pas de satisfaire son appétit glouton, il faisait des provisions, remplissait ses poches, qui en étaient gonflées ressemblaient à deux sacoches, il mangeait nuit et jour. La réputation qu'il s'était si bien établie dans le rapport, que ses camarades [illegible] de dérision, [illegible]

mangeur, à qui la mettait dans une obscurité, plus il se fâchait, plus les taillaries redoublaient. Quelquefois même il cherchait à se manger à coups de poings des vérités qu'il entendait; mais comme il était seul contre tous, il se trouvait par le plus fort et retournait souvent à la maison aplati, battu. J'aurais même fait de se corriger.

11e Leçon.

Mais la force de l'habitude l'emportait, et rentrée après avoir longtemps fermé les yeux sur les mauvais penchants de son fils, finit par en rougir elle-même. Une surveillance attentive fut exercée à chaque instant du jour, les domestiques faisaient le guet autour de l'office, de la cuisine et des buffets, et bientôt Georges se vit privé de ses passe-temps accoutumés. Ses repas étaient abondants et réguliers, mais se bornaient au nécessaire, et dont le petit gourmand gémissait comme d'une privation cruelle. Toujours fureteur dans l'intention de mettre en défaut la surveillance de ses parents, il conçut enfin le désir criminel de dérober de l'argent, puisqu'il ne pouvait plus se procurer à la maison les jouissances dont il avait pris la triste habitude.

Madame Grandchamps, toute défiance, laissait assez fréquemment sa bourse sur les meubles; Georges, tenté par l'étalage séduisant du pâtissier voisin, se décide à pénétrer furtivement dans la chambre de sa mère. Il aperçoit la bourse qu'il convoitait, sa main tremble, son cœur bat avec violence, il avance, il recule, le moindre bruit l'épouvante,

il lui semble qu'il a des remords. Personne ne l'a aperçu, mais Dieu, qui sait tout, le voit sans doute et le punira peut-être. La pauvre enfant connaît la voix secrète de sa conscience, si, dans le moment où il faisait ces tristes réflexions, il n'eut entendu la voix éclatante du Pâtissier, criant aux passants: "entrez, entrez, Messieurs et Mesdames! Petits pâtés tout chauds!". Georges ne résiste plus, il saisit au hasard quelques pièces de monnaie et sort sans avoir été vu. La première fois, les petits pâtés lui pesèrent sur le cœur; mais il s'endurcit avec le temps et répéta si souvent ses vols que sa mère s'aperçut qu'on lui dérobait de l'argent.

12e. Leçon.

Bien loin de soupçonner son fils d'une telle bassesse, elle en accusa une vieille domestique qui, saisie de douleur de se voir ainsi calomniée, balbutia comme une coupable; il fut chassé.

Le pauvre homme quittait la maison où il espérait mourir, et s'arrêtait en pleurant de l'autre côté de la rue, lorsqu'il vit Georges sortir furtivement et bientôt rentrer dans la boutique du Pâtissier voisin. Dès lors il connut toute la vérité, mais il eut le courage de garder le silence, car il aimait son jeune maître. Ce jour-là Georges, pour s'étourdir sur tout, mangea tant de petits pâtés qu'en rentrant chez sa mère, il fut sur le point d'étouffer et tomba sans connaissance sur le plancher. Madame Grandchamp, au désespoir, ne savait à quelle cause

attribuer ce mal subit, cependant les accidents devenaient de plus en plus graves, et vingt fois Georges fut sur le point de rendre le dernier soupir. Un froid mortel glaçait ses membres; sa face était violette, tout le corps était agité par un mouvement convulsif. Enfin la nature et l'émétique vinrent au secours de ce petit malheureux, un affreux vomissement soulagea l'estomac surchargé d'une forte indigestion et aussitôt Georges reprit l'usage de ses sens. Dès qu'il vit sa mère en pleurs, debout près de son lit, il fut touché d'un profond repentir et se mit à lui raconter l'histoire de ses fautes. Ce qui le tourmentait surtout cruellement, c'est que le vieux domestique eut été renvoyé pour un larcin qu'il n'avait point commis. Georges, les mains jointes, supplia sa mère de le faire venir auprès de lui, dès qu'il fut, le pauvre petit lui demanda pardon du ton le plus touchant, et devant tout le monde du tort qu'il lui avait fait, le priant d'oublier cette mauvaise action. Cette scène attendrissante arracha des larmes à tous les assistants et surtout à Mme Grandchamp, qui n'était pas sans reproche. Heureusement pour elle que Georges avait un bon naturel et une tempérament robuste, il recouvra bientôt la santé. Ajoutons que par la suite il devint un modèle de sobriété.

Jeannot et Colin ou le bon Ami.

13e Leçon.

Toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami.

Jeannot et Colin apprenaient à lire chez l'Instituteur du même village. Jeannot était fils d'un marchand de mulets, et Colin devait le jour à un brave laboureur. Ces deux jeunes enfants qui s'aimaient beaucoup se livraient ensemble aux jeux de leur âge.

Le temps de leurs études était sur le point de finir quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs avec une veste de Lyon de fort bon goût; le tout était accompagné d'une lettre à M.r de la Jeannotière; Colin admira l'habit et ne fut point jaloux; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et mépris a tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste et apporte une seconde lettre à M.r de la Jeannotière; elle renfermait l'ordre de venir à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection. Colin sentit son néant et plus Jeannot, partit dans toute la pompe de sa gloire.

Il faut savoir que M.r Jeannot père, à force d'intrigues, avait acquis assez rapidement de bien commencer dans les entreprises; bientôt on n'a plus parlé que M.r de la Jeannotière; il y avait même déjà six mois qu'il avait acheté un marquisat; lorsqu'il retira de l'école son fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toujours tendre écrivit une lettre de

complement à son ancien Camarade : le petit Marquis ne lui fit point de réponse. Colin fut malade de douleur

14e. Leçon.

Monsieur de la Jeannotière voulait donner une éducation brillante à son fils, mais Madame la Marquise ne voulut pas qu'il apprit le latin parce qu'on ne jouait la Comédie et l'Opéra qu'en français; elle empêcha aussi qu'on lui apprit la Géographie, parce que, disait-elle, les postillons savaient bien trouver sans qu'il s'en embarrasse, le chemin de leurs terres. Après avoir examiné de cette manière toutes les sciences utiles, il fut décidé que le jeune Marquis apprendrait à danser.

On imagine bien qu'éloigné de toutes les études qui devaient occuper un jeune homme, il fut bientôt entraîné par l'oisiveté dans le libertinage. Il dépensa des sommes immenses à rechercher de faux plaisirs, pendant que ses Parents s'épuisaient encore davantage à vivre en grands Seigneurs.

Ces folies eurent un terme et un beau jour les huissiers envahirent l'Hôtel de M. de la Jeannotière, saisirent les meubles au nom des créanciers et conduisirent le propriétaire en prison.

En rentrant chez lui, Jeannot trouva sa mère seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes, il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune et de ses folles dépenses.

Cependant le Marquis alla chez ceux qu'il

vrait vers ce mur. Le fond de la muraille formait dans la pièce, à la gauche du spectateur, un angle droit. Un mur semblable, mais de vingt pieds de moins, fermait la pièce à droite. Il y avait deux fenêtres à chaque mur.

15e Leçon.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit arriver une voiture roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert avec des rideaux de cuir, suivie de quatre chariottes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaîté; sa petite femme brune et assez gracieusement agréable était installée à côté de lui, la voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de le voir. Il marquis immobile, atterré dans sa douleur. «Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, je crois que c'est Jeannot! Oui, ce nez, le marquis tira les yeux, la bouche, c'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot!» Le petit homme arrêta ses chevaux, sauta à terre, courut embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin, ils pleurèrent, ils s'embrassèrent. «Tu m'as abandonné, lui dit Colin: mais tu as bien été grand seigneur, je t'aimerai toujours.»

Jeannot, confus et attendri, lui conta en sanglottant une partie de son histoire. «Viens dans l'hôtellerie où je loge, me conter le reste, lui dit Colin; embrasse ma petite femme et allons dîner ensemble.»

16e Leçon.

Ils vont tous deux à pied suivis du bagage.

«Qu'est-ce donc que tout cet attirail?... vous appartient-il?...» «Oui, tout est à moi et à ma femme, nous revenons du pays; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer blanc et de cuivre; j'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits; nous travaillons beaucoup. Dieu nous bénit, nous n'avons pas changé d'état, nous sommes heureux, nous nous nommons toujours Jeannot. «Et je suis marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent

pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile ; je te mettrai de part et nous vivrons gaîment dans le coin de terre où nous sommes nés."

Jeannot éperdu, se sentait partagé entre la douleur et la joie, la honte et la honte, et il se disait tout bas : "tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours. Quelle instruction ! la bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé ; il sentit que l'on ne pouvait abandonner son père et sa mère." "Nous aurons soin de ta mère, dit Colin, et quant à ton bonhomme de père, qui est en peine, j'entends un peu les affaires et je me charge des siennes". Il vint effectivement à bout de le tirer des mains de ses créanciers. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents qui reprirent leur première profession ; il épousa la sœur de Colin, laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux, et Jeannot le père et Jeannette, la mère et Jeannot le fils virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

La Véritable Charité.

17e. Leçon.

Un protestant qui une revers de fortune avait entièrement ruiné, vint un jour se présenter au palais de Mr. de Villeneuve, évêque de Montpellier, disant qu'il avait une affaire importante à lui communiquer. Admis à son audience, il fait la peinture la plus touchante de l'état de détresse où l'a réduit l'impitoyable créancier en est attendri et donne aussitôt son valet de chambre. Dès qu'il est arrivé, il le tire à part et lui ordonne d'aller prendre un rouleau de 25 louis dans le tiroir de

son secrétaire. Le valet de chambre vit bien à qui cette somme était destinée, et comme il connaissait celui à qui son maître voulait la donner, il crut devoir lui dire avant d'obéir : « Monseigneur, c'est un protestant ! Et quand ce serait un Turc, reprit le prélat, avec autant de vivacité qui ne lui était pas ordinaire, ne suffit-il pas qu'il soit dans le malheur ? allez et faites ce que je vous ai dit. » Elle fut en effet. Le protestant reçut les 25 louis et se retira, bénissant la charité de l'évêque.

Comment on peut faire payer un bienfait.

18e Leçon.

Un jeune docteur arrivé à Modène et non-content de tout, pria un pauvre artisan de lui trouver une fête à peu de frais en l'honneur de Dieu. L'artisan lui offrit la moitié de sa fête. On cherche en vain de l'ouvrage pour cet étranger, son luth ne se désemmanche point, il le distrait et le console. Le peintre tombe malade, l'autre se lève plus matin et travaille plus tard pour gagner davantage et fournir en conséquence aux besoins du malade, qui avait écrit à sa famille ....

L'artisan le veille pendant tout le

Cinq de ses matelots qui fut blessé, il pensait à toute la Perte possible. Quelque jours après la guérison, l'étranger reçut une somme assez considérable et courut chez l'artisan pour le remercier. "Non, Monsieur, lui répondit-il, votre généreux bienfaiteur, c'est une Dette que vous avez contractée envers le premier honnête homme que vous trouverez dans l'infortune! J'obtins ce bienfait à un autre, je viens de m'acquitter; n'oubliez pas d'en faire autant dès que l'occasion s'en présentera.

Il ne faut demander
que ce qu'on est sûr d'obtenir.

19e Leçon.

Il y eut un Empereur Turc, qui voulut être maître de la Hongrie; pour cela il envoya un Ambassadeur au Prince qui régnait alors. Cet Ambassadeur, au lieu de porter des présents avec lui, conduisait une grande quantité d'ânes chargés de grains; quand il fut arrivé chez le Prince de Hongrie, il fit Tailler tous les sacs contenant les grains, et les ayant fait jetter sur la Terre, il dit au Prince: "Si vous refusez de reconnaître l'Empereur, mon maître, il entrera contre vous autant de Soldats qu'il y a là de grains." Le Prince de Hongrie promit de rendre réponse le lendemain, et, pendant ce temps, il fit assembler une quantité prodigieuse de Poules et de Poulets. On les

aucun dans le lieu où était le grain qu'ils avaient mangé entièrement. Alors le Prince dit à l'Ambassadeur: Rapportez à votre maître ce que nous avons dit et fait; lorsque nos soldats mangeaient les biens de nos sujets, nos soldats ont mangé leur grain. L'Empereur ayant appris cette réponse, assembla une grande armée qu'il envoya contre la Hongrie, mais le Prince avait eu le temps de se préparer. Il fallait passer par un chemin étroit et difficile pour entrer dans ses états; il fit gâter ce chemin et y fit jeter une si grande quantité d'arbres qu'il fut presque impossible d'y passer, ensorte que l'armée de l'Empereur après s'être bien fatiguée fut obligée de s'en retourner honteusement sans avoir rien fait.

Conseils aux Enfants.

20e. Leçon.

1°. Voulez vous, mes enfants, avoir parmi vos camarades, vos amis, vos voisins, une bonne réputation? Jugez d'abord mal conseils de vos parents, écoutez leurs avis avec reconnaissance et leurs réprimandes avec soumission. Défiez vous surtout du charme trompeur des conseils de vos mauvais camarades; l'intérêt de vous tromper, leur unique but est de vous rendre malheureux.

2°. Ils sont plus âgés que vous, ils ont plus d'expérience et de prévoyance, lorsqu'ils vous parlent, vous devez croire qu'ils le font dans votre intérêt, et qu'ils ont raison même en contrariant votre volonté. A votre âge, on ne réfléchit guère, ils réfléchissent pour vous.

3° Il n'est pas rare cependant que les enfants se révoltent de conseils qu'on leur donne, il prétendent n'avoir pas tort, et la conscience leur dit qu'ils mentent. Ils s'obstinent dans leur folle volonté, ils pleurent et s'emportent comme des insensés va jusqu'à se rendre malades. A quoi bon tant de cet accès de colère? il faut toujours céder, car vos parents n'ont pas l'habitude de se laisser gouverner par vous. Ils sont plus raisonnables et plus forts, ce qu'ils veulent, ils sont en état de l'exécuter, et vous, après avoir résisté, crié et pleuré, vous êtes forcés d'obéir.

4°. Nous avons tous été petits, tous enfants, tous nous avons eu des parents qui nous ont instruits et corrigés. Est-il juste que les petits conduisent les grands, que les enfants dirigent leurs parents? Ce serait le monde renversé. Figurez vous un petit bonhomme de huit ans, commandant en maître dans la maison et faisant marcher à sa guise père et mère. Je ne voudrais pas, dans son intérêt, qu'on lui abandonnât un seul jour une autorité si étendue, la leçon serait trop sévère.

5°. Veut-il gagner de l'argent? a-t-il la force de travailler? Quand sa mère lui demandera du pain, comment lui en donnera-t-il?

6°. Et lui même, s'il a faim, à qui s'adressera-t-il? à ses parents. Qui l'habille quand il a froid? ses parents. Qui le soigne quand il est malade? ses parents. Qui le console quand il souffre? qui le défend quand on l'attaque? ses parents. Qui le protège quand on veut lui faire du mal? ses parents. Ils sont ses protecteurs, ses sauveurs,

ses meilleurs amis. C'est bien le moins qu'il les accueille avec docilité, qu'il ait pour eux déférence et respect.

7°. Dès qu'un enfant refuse d'obéir ou n'obéit qu'en grognant, il s'expose d'abord à un juste châtiment, et s'il y a des témoins de sa mauvaise humeur, ils sont aussitôt tentés de le regarder comme un enfant mal élevé, d'un caractère difficile et maussade, dont il faut s'éloigner; je pense qu'ils n'ont pas tort.

8°. Au contraire, chacun aime l'enfant qui cède au premier avis, qui peut commettre une faute, mais qui fait la réparer aussitôt par un sincère repentir, qui n'a besoin, pour entendre raison que d'un mot, d'un regard un peu sévère. Il servira de modèle à tous les enfants de son âge.

9°. Vous avez quelquefois le bonheur d'avoir des frères et des sœurs. Aimez les de tout votre cœur, défendez les lorsqu'on les accuse, prêtez leurs déjeuners, partagez avec eux ce que vous possédez, donnez leur même la meilleure part. En agissant ainsi vous faites un bon calcul, car c'est un grand plaisir d'aimer et d'être aimé. Vos frères ne se conduisent peut être pas de cette manière à votre égard, peu importe, votre exemple ne tardera pas à les corriger, à moins de vouloir être bon, obligeant, dévoué ils finiront par devenir meilleurs que vous.

10°. Un frère est un camarade que le bon Dieu vous a donné, consolez le quand il pleure, tenez lui compagnie quand il est seul. Ne soyez pas jaloux du bien qui lui arrive, c'est comme s'il vous arrivait à vous même. Ne regardez pas s'il est plus beau, plus riche, plus instruit que vous. Il ne faut porter envie à personne, et à personne moins qu'à votre frère; car l'envie est un vice affreux qui fait notre malheur, il empêche de jouir, de manger et souvent est mauvais conseiller

qu'il tourmente. On en meurt quelquefois, et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'on ne plaint pas celui qui s'est atteint.

L'aîné de la famille a des devoirs particuliers à remplacer le père pendant leur absence; il veille au bon ordre, rétablit la paix entre les frères lorsqu'elle est troublée, il prend toujours la part du plus faible contre le plus fort. Le jeune doit avoir à un respect mêlé de protection toute spéciale, elles sont plus douces et plus agréables que l'injustice à la jeunesse d'un frère qui voudrait abuser de la force celui qui s'est placé sous sa sauvegarde n'est pas affligé de voir la force au service de la faiblesse et de la vertu.

XIe Leçon.

12°. Aussitôt que vous voyez entrer dans la maison un étranger, vous devez aller au devant de lui, lui offrir un siège, lui offrir votre place au coin du feu. Mais pour de question indiscrète, ce n'est pas votre affaire et il n'y a rien de moins poli que d'interroger les gens à tort et à travers, attendez qu'il vous adresse la parole. Répondez alors avec simplicité et bienveillance s'il parle à d'autres personnes, ne l'interrompez pas vous-même et prenez toujours au sérieux ce qu'on vous dit. Ne faites pas comme ces gens qui sont toujours prêts à jeter à travers la conversation, qu'ils ont interrompue, parce qu'on ne sait pas les affaires dans lesquelles leurs parents, leurs maîtres ont entrepris de vous mêler, quand vous n'étiez pas là.

13°. A table ne demandez rien, n'exigez rien, qui puisse vous oublier? n'est-il pas naturel qu'on serve d'abord les personnes les plus âgées? votre tour viendra bientôt. Ne faites pas les difficiles; ne dites pas: je n'aime pas ceci, j'aimerais mieux cela. Il faut savoir se contenter de ce qu'on a, n'être pas très heureux d'avoir le nécessaire?

14°. Mangez proprement, d'abord pour ne pas salir vos vêtements, ensuite pour ne pas inquiéter la dépense à ses voisins. L'homme n'est pas un animal privé de raison qui puisse impunément s'abandonner à ses appétits grossiers. Ne se dégrade pas par la gourmandise, et pour le triste plaisir d'un moment ne s'expose pas aux douloureuses souffrances.

15°. Mangez donc avec modération, ni trop vite, ni trop lentement, ne vous gavez pas, mais ne vous remplissez pas à moitié à moins que vous ne mangiez

très particulièrement vous prolongeriez le repos de toute la famille, qui n'a pas de temps à perdre et qui n'est pas obligée de vous attendre.

16°. A table surtout, vous devez vous montrer discrets, polis, prévenants, lorsqu'on parle sans réflexion, on risque de dire des sottises; les mieux élevés ont d'heureux et de malheureux; écoutez les personnes sensées, c'est le moyen de profiter de leurs discours.

17°. Que vos vêtements, vos livres et les petits effets à votre usage ne soient jamais en désordre, il faut les ménager; car souvent les a-t-on pour peu de choses et on pourrait se donner le plaisir à les déchirer, à les perdre, à les gaspiller mal à propos. N'oubliez pas que vous n'avez pas d'argent pour les remplacer, que vous n'êtes pas encore en état d'en gagner et que vos parents ont quelquefois été obligés de se priver du nécessaire pour subvenir à tous vos besoins. Ce serait bien mal reconnaître les sacrifices qu'ils font pour vous, que de les rendre inutiles, ou de les forcer à les répéter sans cesse.

18°. La propreté en tout est une qualité essentielle à tous les âges, à l'enfance surtout qui doit contracter l'habitude de la recherche. On s'en porte mieux: les maladies arrivent si souvent sans qu'on les cherche, qu'il est raisonnable d'éviter tout ce qui est altéré la santé. La bonne santé dépend principalement de la propreté du corps. N'ayez pas peur de l'eau froide; lavez vous fréquemment les mains et le visage. quelque pressé qu'on soit on peut toujours prendre ces petites précautions. Un enfant dont les mains sont sales, dont le visage est malpropre, dont les vêtements sont en désordre, inspire de la répugnance à tous ceux qui le rencontrent; on s'en éloigne, tandis qu'un autre bien tenu s'attire l'estime. On est disposé à avoir bonne opinion de celui à l'égard duquel on se la commande.

19°. Il faut agir avec naturel et cependant nous n'avons pas le droit de tout dire en toute franchise. La règle est d'éviter de dire ce

ni de faire ce qui pourrait déplaire aux autres, ou plutôt ce que vous déplairait de la part d'autrui.

22e Leçon.

26° Respectez la vieillesse; un vieillard a vu beaucoup de choses, il peut donner de bons conseils, même à vos parents qui l'écoutent avec déférence; à plus forte raison devez-vous craindre de lui faire de la peine. S'il est infirme, plaignez-le, mais gardez-vous bien de le tourner en ridicule. Si bon Dieu vous punissait, ce sera de vieillesse viendra à votre tour, vos cheveux blanchiront, vos dents tomberont, vos jambes vous refuseront le service avec autant de la même perspicacité, votre oreille la même finesse, vos yeux perdront leur vivacité, alors que de enfants malhonnêtes s'amuseront à vous singer et tourneront dans votre dos.

27. Soyez bons camarades avec vos égaux, supportez leurs défauts pour qu'ils supportent les vôtres, ne vous fâchez pas sans motif; ne vous vengez pas brutalement des offenses que vous pouvez avoir reçues; il faut savoir pardonner une injure.

28. Soyez respectueux avec vos supérieurs; lorsqu'ils vous adressent la parole écoutez avec docilité et répondez avec politesse, puisque il est de l'autorité de vous, ils savent en user si vous oubliez l'obéissance que vous leur devez, ils remplacent vos parents qui ne peuvent pas être près de vous et vous instruire à cette vertu, soyez donc envers eux à la même soumission aux mêmes égards, aux mêmes devoirs.

29° Lorsqu'il faut vous servir dans la maison paternelle, ne leur parlez jamais d'un ton insolent, qui ne convient à personne, et encore bien moins à un enfant; ils vous rendent des services, vous devez leur en savoir gré, les remercier toutes les fois qu'ils font quelque chose pour vous, et ne rien leur demander qu'avec politesse. Car après tout, ils sont les serviteurs de vos parents et non pas les vôtres. Si vous les tourmentez, ils peuvent se venger de vous tôt ou tard. Si au contraire vous vous montrez reconnaissants des soins qu'ils vous rendent, ils vous accordent pour vous un attachement sincère, leur dévouement n'est pas à dédaigner. Une vie des domestiques dépend leurs maîtres de leur part, mais ce maître là était bon et humain.

30° L'abus de la force n'était qu'il y a souvent le dernier recours, c'est celui des lâches. Ne battez pas les enfants qui ne font à la rigueur de leurs bras pour battre un enfant plus jeune et plus faible que vous. Ne vous battez à coups de la même manière par le premier

vous a, leurs cris et leurs larmes ne t'achèvent pas encore, car il te faut être aux spectateurs de cette juste correction. " Les enfants n'ont que ce qu'ils méritent, voyez comme ils ont battu ce petit malheureux! et chacun s'éloigne en applaudissant.

25°. Les animaux domestiques sont aussi nos serviteurs: le chien nous garde, le cheval et l'âne nous traînent et portent nos provisions; les vaches nous donnent leur lait, les brebis leur toison, les poules leurs œufs. Ils ne savent pas toujours se défendre contre les mauvais traitements dont on les accable, car ils sont privés de raison. Est-ce un motif pour les persécuter, pour les exténuer de coups, pour les effrayer? Quoiqu'ils ne puissent se plaindre, croyez-vous, mes enfants, qu'ils souffrent moins? A quoi bon leur rendre leur joug plus misérable encore? Parce qu'il y a injustice à la main qui les conduit, n'est-ce pas assez? De quel droit les tourmenter encore? Serait-ce parce qu'ils ne vous rendent pas le mal pour le mal? Ne vous y fiez pas. Le chien le plus soumis finit par se révolter contre la tyrannie de son maître et le mord. L'animal le plus faible et de l'humeur la plus douce s'irrite quelquefois lorsqu'on le fait souffrir, il se venge cruellement.

Défendez-vous contre les bêtes nuisibles. Quant à celles qui vous servent, ménagez-les pour le bien qu'elles vous font et qu'elles peuvent vous faire encore. J'ai pour dit un enfant qui prend plaisir à tourmenter les animaux, je suis persuadé qu'il a mauvais cœur.

26°. Aimez le travail; quand l'esprit et les mains sont occupés, on ne songe pas à mal, on est content de soi et des autres. La journée bien employée, vous vous endormirez tranquilles, car vous aurez la conscience d'avoir rempli votre devoir et d'avoir satisfait vos parents.

Le travail est un remède contre l'ennui, le jeune peut remplir toute une journée, vous en seriez bientôt fatigués, mais après quelques heures d'occupation, les distractions sont plus agréables et les plaisirs sont plus vifs autrement il n'est qu'insipide et insupportable, il ne tarde pas à dégénérer en abus qui pourraient vous attirer de justes réprimandes.

23e. Leçon.

27°. Pour vous prouver, mes enfants, que l'envie fait le malheur de celui qui est dévoré par ce vice affreux, je vais vous raconter la triste et terrible histoire de Michel Hubert le Bas Breton:

28°. Vers la fin du dernier siècle, vivait dans un petit village de la basse Bretagne une pauvre famille composée d'un père, de la mère et de trois enfants. L'aîné appelé Michel, avait à peine douze ans. La cabane qu'ils habitaient et le petit jardin d'un demi arpent qui l'entourait, composaient toute la fortune de ces braves gens.

estimés J'allons à un livre à la main pour leur parler de la douceur de leurs occupations et de la simplicité patriarcale de leur vie domestique.

Je fus bientôt à la tête une bonne partie de l'avenir, il manquait encore avant d'ouvrage parce que les fermiers du voisinage savaient qu'Hubert avait une femme et des enfants à nourrir et qu'il était difficile de trouver dans le canton un ouvrier plus courageux et plus actif. Madame Hubert s'occupait des soins du ménage, elle avait la famille dans la crainte de Dieu et cherchait à inspirer à ses enfants le goût du travail, qui devait être un jour leur seule espérance.

La bonne femme les aimait tous avec une égale tendresse, je croyais cependant que l'un n'était pas bien différente : les deux derniers paraissaient toujours contents ; on voyait briller sur leur visage les couleurs de la santé, et leurs yeux vifs et pleins de malice respiraient la plus franche gaîté ; mais Michel, leur aîné, avait le teint pâle et les yeux creux, sombre et taciturne, il n'répondait à peine lorsqu'on lui adressait la parole. Il dormait mal et mangeait du bout des dents, tandis que les autres ne faisaient qu'un repas depuis huit heures du soir jusqu'à quatre heures du matin et dévoraient, avec un appétit qui faisait plaisir à voir, le pain noir et les pommes de terre dont se composait le frugal ordinaire de la famille.

Madame Hubert ne savait à quoi attribuer l'humeur chagrine de Michel elle le crut malade et décida son mari à consulter le médecin du pays. Hubert qui de sa vie n'avait éprouvé le plus léger malaise et qui ne croyait guère à la médecine, hésita longtemps avant d'avoir recours aux ordonnances de savant homme, mais enfin, comme il était très-attaché à son fils et que la santé de son fils lui donnait de sérieuses inquiétudes, il mit un dimanche sa veste son plus bel habit et le voilà parti en quête du Médecin.

Cependant, Michel, quoique allongé tout étendu sur le lit où il couchait avec ses deux frères et où chaque nuit il dormait si mal, laissait échapper de temps à autre de gros soupirs, il suivait d'un œil inquiet tous les mouvements de la mère qu'il voyait furtivement essuyer une larme. La pauvre femme avait fait vœu de brûler à la bonne Vierge le plus beau cierge qu'elle pourrait trouver dans le pays, si son enfant recouvrait jamais la santé. Mais quand ses regards s'arrêtaient sur les traits flétris de Michel, sa douleur redoublait et il lui semblait qu'elle ne tarderait pas à le porter en terre.

Hélas ! elle ignorait qu'elle était, sans le vouloir, la cause du mal secret dont son fils était dévoré ; dans sa simplicité elle partageait également sa tendresse entre tous ses enfants et ce n'était pas ce que voulait Michel. Michel était jaloux, jaloux jusqu'à la fureur d'une caresse adressée à l'un de ses frères lui faisait mal, on aurait dit qu'elle lui était volée, et le malheureux remettait le soir son frère comme s'il lui eût été nouvellement rendu. Mais c'était une haine cachée, car il aurait rougi de l'avouer, il le combattait en lui-même et de peur d'être vaincu il ne voulait

dans le silence de la nuit, il retournait mille projets sinistres qui lui donnaient la fièvre et lui ôtaient l'appétit. Michel maigrissait à vue d'œil. Le médecin visitait, mais pouvait ne pouvait rien sur une maladie de l'âme, sur cette plaie secrète qui rongeait le cœur. Néanmoins il essaya une guérison qu'il jugea d'abord très difficile et à laquelle il renonça bientôt, parce que les remèdes qu'il ordonnait produisaient plus de mal que de bien. Michel devait être à lui-même son propre médecin, car lui seul connaissait la maladie dont il était atteint et dont il était qu'à lui de s'en délivrer; mais il manquait de courage, et comme il était honteux des sentiments de haine auxquels il s'abandonnait, il ne pouvait ni ne voulait ni ne pouvait surprendre son secret. Le malheureux voulait seul le cacher à lui-même.

Michel était devenu sombre et farouche. Tout l'objet de sa pitié, il n'était pas à craindre un objet d'horreur. Plusieurs années se passèrent sans qu'aucun changement notable s'opérât dans sa situation. Également au lever du soleil et dans le cours de la journée, il était obligé de se livrer à un travail auquel il était obligé de se livrer, comme son âge lui en faisait un devoir. Il dormait le matin et restait absent des journées entières. Hubert adressa d'abord à son fils quelques paroles d'une voix étrange et inégale. "Ma réputation est intacte dans ce pays, disait-il d'une voix qui allait au cœur: l'estime publique est pour moi, et je ne crains pas qu'on me dise jamais: Retire-toi, meurtrier, ou nous te jetterons la pierre." Michel ne répondait pas. Hubert qui avec attention, quoique il fût très pauvre, ne voulait pas vendre sa pièce: "Je vieillis, mon enfant, et tel pêcheur ne sera pas encore élevé pour me nourrir de ses peines et de ses travaux abondants pour ceux dans les chemins errants au vagabond. Est-ce là l'exemple que je t'ai donné?"

Michel écoutait d'un air distrait et ne répondait pas. Le lendemain il recommençait la même solitude. Après les travaux nécessaires, les reproches de Hubert, Michel semblait insensible à tout. Il avait déjà encouru plusieurs fois le regard d'un mépris profond. Une fois que Madame Hubert paraissait plus souvent, par la seule raison qu'elle était son dernier né, absente de la supériorité de sa force, Michel le battait sans motif apparent, lui cherchait querelle sur le jeu, pour le spectacle, et principalement le jour où il avait attiré de justes réprimandes.

24e Leçon.

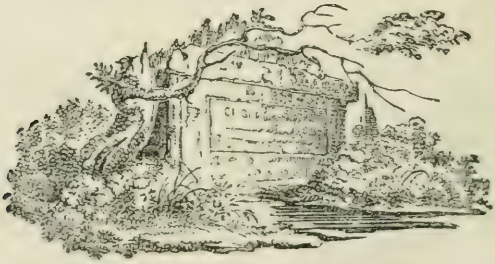
C'était pendant une de ces longues soirées d'hiver qui commencent presque à trois heures après midi. La neige tombait à gros flocons, un vent violent soufflait à travers les branches dépouillées de leurs feuilles, et tout était silencieux, à l'exception de Michel, qui, assis auprès du foyer, où pétillait un feu clair, à chaque instant, Madame Hubert regardait dans la cabane, et prêtait une oreille attentive au moindre bruit qu'elle entendait au dehors; Hubert

gardait le silence ; mais la contraction de ses traits trahissait son inquiétude. Il était dix heures et son fils n'était pas rentré.

Enfin la pauvre mère incapable de modérer plus longtemps son impatience, se leva en s'écriant : « Mais il faut qu'il soit arrivé quelque malheur à Michel ! Mon Dieu, ayez pitié de nous ! » Calme-toi, bonne mère, répondit à son tour le plus jeune de ses enfants, Michel ne doit pas être éloigné si tu le veux, je vais aller au devant de lui pour hâter son retour. » Il n'attendit pas la réponse de sa mère et se précipita hors de la cabane, car son bon cœur lui avait fait oublier toute la colère de son frère.

Deux mortelles heures se passèrent avant qu'il reparut. Hubert et sa femme osaient à peine se regarder, et de grosses larmes roulaient le long des joues du vieillard, car les plus noirs pressentiments agitaient son âme ; enfin la porte de la cabane roula sur ses gonds rouillés. L'enfant d'Hubert entra, mais il se soutenait à peine, son visage est ensanglanté meurtri, déchiré, ses habits sont en désordre, il tourne presque dans le mouvement dans les bras de sa mère qui jette un cri d'effroi à la vue de son fils ainsi maltraité. « Où est Michel ?... » telle fut sa première question. « Quel brigand t'a mis dans cet état ?... » telle fut la seconde. « O ma mère, ô le pauvre enfant ! » une voix faible, ne m'interroge pas, tu en mourrais de douleur, si tu savais !....

Michel ne revint jamais au foyer paternel, on dit qu'il s'engagea volontairement et s'embarqua comme matelot sur un vaisseau de l'état dont on apprit le naufrage quelque temps après. Hubert ne put se consoler de la fuite de son fils. Le souvenir de cette soirée funeste, dont le mystère ne tarda pas à lui être dévoilé, troubla dans ses derniers jours le vieillard, il sentit qu'il ne survivrait pas longtemps au coup qui lui avait été porté. En effet moins d'une année après, le cimetière du village comptait une tombe de plus !...



COULOMMIERS. — Typogr. ALBERT PONSOT et P. BRODARD

N°. 2.

Histoire ancienne

ou

Histoire moderne.

Principaux Evénements qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ.

Temps Primitifs.

25e. Leçon.

Le monde et tout ce qui le renferme, la terre, la lumière, les eaux, tous les êtres vivants et l'homme en particulier, furent créés environ 4000 ans avant J. C.

Adam et Eve placés par Dieu dans le paradis terrestre, en furent chassés à cause de leur désobéissance, et Dieu les condamna ainsi que leur postérité au travail et à la mort.

Caïn, fils d'Adam, tua son frère Abel dont il était jaloux. Les crimes se multiplient sur la terre et Dieu prend la résolution de les punir par un déluge universel, l'an 2350. Noé et sa famille échappent seuls à la destruction du genre humain; la terre se repeuple et bientôt les descendants de Noé couvrent la surface du Globe.

Plusieurs royaumes sont fondés, le royaume d'Egypte, celui d'Assyrie qu'étendit Sémiramis et qui finit avec Sardanapale, l'an 820. Cyrus fut le fondateur d'une monarchie encore plus puissante, celle des Perses. Il s'empara successivement de Babylone, de Ninive et de Sardes, capitale du royaume de Lydie; son fils Cambyse ne fit que passer sur la terre, et plusieurs Princes se succédèrent jusqu'au moment où les Perses résolurent d'attaquer les Grecs.

Principaux Evénements de l'Histoire Grecque

26e. Leçon.

La Grèce était une aggrégation de petits Etats indépendants les uns des autres, mais réunis par le même intérêt, les mêmes mœurs et le même

langage, fils triomphèrent dans leurs commencements et surtout des Perses qu'ils vainquirent dans plusieurs combats. Mais lorsqu'ils n'eurent plus à craindre les dangers extérieurs ils se battirent les uns contre les autres, ces divisions les affaiblirent.

Un Prince voisin, doué d'un génie remarquable, et tourmenté d'une ambition peu commune, Philippe roi de Macédoine, entreprit, 338 ans avant J.C. d'exercer sur la Grèce entière une influence absolue et il y réussit, par ses fils et ses successeurs. Alexandre, surnommé le grand, disposa également de la Grèce en maître, mais encore plus ambitieux que son père il aspirait à la conquête du monde; il soumit en effet la Perse entière, pénétra en Egypte et dans l'Inde, jusqu'au Gange, puis il revint à Babylone, où il établit le siège de son vaste Empire en 324.

Les Généraux d'Alexandre se partagèrent son héritage: telle fut l'origine des royaumes d'Egypte, de Syrie, de Bithynie, de Pergame, de Cappadoce &c. Ces différents royaumes, comme la Grèce elle-même et à peu près tout le monde connu des anciens, furent conquis dans l'Empire Romain, dont nous allons rapidement parcourir l'histoire.

Principaux Evénements de l'histoire Romaine.

27e Leçon.

(Epoque des Rois.) La fondation de Rome est son premier roi fut Romulus, (752 ans avant J.C.). Cette ville, placée sur les bords du Tibre, fleuve célèbre d'Italie, devait, dans l'espace de quelques siècles devenir la Capitale du monde. Romulus, après avoir entouré Rome de murailles, fonda un gouvernement composé du Sénat, ou assemblée des citoyens les plus expérimentés, et du peuple, qui délibérait sur les affaires publiques. Il soumit les Sabins et quelques autres peuplades voisines, et fut, dit-on, assassiné par les Sénateurs qui redoutaient son ambition. On l'honora comme un Dieu.

Numa, son successeur, essaya de civiliser les Romains encore sauvages, il leur apprit à cultiver la terre et à respecter les Dieux. Tullus Hostilius et Ancus Martius dompterent plusieurs peuples voisins. Tarquin l'ancien étendit encore les limites du nouvel Empire. Servius Tullius rendit au Sénat la plus grande partie de l'autorité, en priva presque complètement le peuple

de son droit de suffrage. Mais Tarquin le Superbe, son gendre et son successeur, fit peser sur les Romains une tyrannie tellement insupportable qu'ils se révoltèrent, et proclamèrent la République. Cette révolution eut lieu l'an 509.

Deux Consuls furent chargés d'exercer l'autorité souveraine conjointement à un seul. Ils étaient choisis parmi les Sénateurs; leurs fonctions duraient un an. Brutus et Collatin, qui avaient contribué à la délivrance du peuple furent les premiers Consuls de la République romaine.

Premiers temps de la République romaine.

28e Leçon.

A peine la République était-elle fondée, qu'une conspiration fut ourdie pour livrer de nouveau à Tarquin, la ville de Rome. Les fils du Consul Brutus entrèrent dans ce complot qui fut découvert par un esclave. Le Consul eut le triste courage de prononcer contre ses enfants une sentence de mort et de la faire exécuter. Tous les efforts de Tarquin pour remonter sur le trône furent inutiles. Les Romains devenaient redoutables à leurs ennemis. Mais ils n'avaient fait que changer de maître et le joug du Sénat n'était pas moins lourd que celui des Rois.

Le peuple résolut d'abandonner une ville où il se trouvait trop malheureux et se retira sur le mont Sacré à quelques lieues de Rome. Pour le ramener, le Sénat consentit à lui accorder des Magistrats chargés de le défendre en toute occasion et qui prirent le nom de Tribuns. Ces Magistrats, au lieu de maintenir l'union, excitaient sans cesse de nouveaux troubles et entretenaient la rivalité du peuple et du Sénat. Le Sénateur Coriolan condamné à l'exil malgré ses vains

s'unit aux ennemis de sa patrie pour se venger ; il était sur le point de s'emparer de Rome, lorsque cédant aux larmes de sa mère Véturie, il consentit à s'éloigner.

Décemvirs.

29e Leçon

Le danger commun avait mis fin aux guerres intestines, elles recommencèrent bientôt avec plus de force que jamais. De nouveaux magistrats appelés Décemvirs parce qu'ils étaient au nombre de dix, furent chargés en 451 de rétablir l'ordre ; mais ils abusèrent si cruellement de leur autorité que le peuple se révolta contre eux et les força de renoncer à leurs fonctions.

Cependant les Romains avaient successivement vaincu tous leurs voisins, lorsque les Gaulois firent une irruption en Italie et s'emparèrent de Rome qu'ils livrèrent au pillage. Peu s'en fallut qu'ils ne prissent d'assaut le Capitole, citadelle où le Sénat s'était réfugié ; mais Manlius repoussa leurs attaques et Camille accourut au secours de sa patrie. En 367, il extermina les Gaulois.

Après cette terrible épreuve, Rome plus puissante que jamais, fit trembler tous ses ennemis, elle soumit les Samnites, força Pyrrhus, roi d'Epire, qui avait été appelé en Italie par les Tarentins, à aller chercher fortune ailleurs. Elle ne devait pas tarder à étendre ses conquêtes hors de l'Italie, cependant le peuple avait obtenu du Sénat le partage des premières dignités de la république.

Guerres Puniques.

30e Leçon.

Rome avait encore une rivale redoutable, c'était Carthage, ville bâtie sur la côte d'Afrique. Ses richesses, sa puissance, ses nombreux vaisseaux offrirent la jalousie des Romains, la guerre fut résolue. La première de ces expéditions, connue sous le nom de guerres puniques ou carthaginoises, commença 264 ans avant J.C. Elle dura vingt-deux ans avec des succès divers. Carthage finit par succomber. La Sardaigne, la Corse et la Sicile enlevées aux Carthaginois, furent pour les Romains le prix de la victoire. Les Carthaginois cherchèrent bientôt à se relever de leur humiliation. En 218, sous la conduite d'Annibal, ils assiégèrent et brûlèrent Sagonte, ville d'Espagne alliée des Romains, franchirent les Pyrénées et les Alpes après des fatigues inouïes, gagnèrent sur les Romains trois batailles, et s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome qui avait vu sa dernière armée taillée en pièces près du village de Cannes.

31e Leçon.

Dans cette extrémité les Romains ne perdirent pas courage. Le Sénat et le peuple rivalisèrent de dévouement à la chose publique. Fabius en fatiguant l'ennemi par de rapides et longues marches, parvint à affaiblir tellement l'armée d'Annibal qu'il la défit

à l'unanimité. Emile Scipion, général de vingt-deux ans, osa transporter la guerre en Afrique, et ensuite Carthage. Annibal fut obligé d'abandonner l'Italie pour marcher au secours de sa patrie, que la fortune l'avait trahi. Vaincu par Scipion dans les plaines de Zama, sous les murs de Carthage, il ne lui resta plus qu'à conseiller à ses concitoyens d'accepter la loi du vainqueur. Carthage fut dans l'humiliation de ses revers. Les Romains brûlèrent ses vaisseaux et lui imposèrent un tribut onéreux.

Quelques temps après, (148 ans avant J. C.) non contents de cette vengeance, ils résolurent de détruire complètement une ville qui malgré sa défaite, était encore redoutable. Soutenus par le désespoir, les Carthaginois se défendirent jusqu'à la dernière extrémité, mais trop faibles pour résister à leurs implacables ennemis, ils succombèrent.

Carthage fut prise d'assaut et brûlée, l'incendie fut si terrible qu'il ne resta pas vestige de cette ville célèbre. On ne sait pas même aujourd'hui dans quelle position exacte elle se trouvait. Telles sont les principales circonstances des trois expéditions qui rendirent Rome à jamais maîtresse du monde.

Guerre Civile.

32e. Leçon.

Si la République romaine était puissante au dehors, elle était tiraillée au dedans par des discordes civiles. Des citoyens ambitieux s'disputaient le pouvoir; et les guerres des factions de l'état avaient cessé d'être données aux plus Signes. La place publique était une arène où les factions se livraient souvent des combats sanglants. Tantôt c'était le Sénat qui l'emportait, tantôt c'était le peuple.

A cette époque, Marius, soldat parvenu, ignorant, grossier, mais plein de courage, remplit la république de troubles. Ayant

ombragé avec ardeur la cause du peuple auquel il appartenait par sa naissance, et ne laissait échapper aucune occasion d'humilier le Sénat, il commença par remporter des victoires, termina la guerre de Jugurtha, roi de Numidie, en s'emparant de ce barbare. Il avait vaincu précédemment les Cimbres et les Teutons, peuplades sauvages et innombrables qui menaçaient l'Italie; son nom était sur toutes les bouches, et la confiance qu'il inspirait était si grande qu'il fut sept fois revêtu du Consulat.

Mais un homme non moins redoutable et peut-être plus cruel, Sylla, se chargea de défendre la cause du Sénat; lui aussi possédait de grands talents militaires, et il avait tant de combats à la guerre qu'on ne l'approchait que l'heureux Sylla. C'est lui qui soumit la Grèce et la réduisit en province romaine. Il imposa également une paix humiliante à Mithridate, roi de Pont, que aucun général avant lui n'avait pu vaincre et qui résista toute sa vie aux armes romaines.

33e. Leçon.

Tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, maîtres de Rome ou chassés de cette ville, Marius et Sylla versèrent des flots de sang, et exercèrent de cruelles vengeances; ils se proscrivaient tour à tour. Marius mourut le premier et son parti succomba avec lui. Sylla triomphant s'empara du souverain pouvoir qu'il exerça sous le nom de Dictateur, puis fatigué du fardeau de l'autorité suprême, il abdiqua volontairement cette haute dignité. César et Pompée, l'un, partisan du peuple,

l'autre, du Sénat, continuèrent la lutte de Marius et de Sylla.

César est l'un des hommes les plus remarquables de l'antiquité ; grand orateur, grand écrivain, grand Général, il semblait réunir toutes les qualités. Mais il était dévoré d'ambition et aspirait à la première place. C'est à lui que Rome dût la conquête des Gaules qu'il mit dix années à soumettre. Adoré des légions qu'il commandait, il refusa d'obéir aux ordres du Sénat qui le déclara ennemi public et se plaça sous la protection de Pompée. La guerre civile est allumée, les deux rivaux se mettent en campagne, Romains contre Romains. Pompée est vaincu dans les plaines de Pharsale, en Epire (48 ans avant J. C.) et va périr misérablement en Egypte sous les coups de Ptolémée auquel il demandait un asile. César reste maître de la république, tout cède à son ascendant, il se fait décerner le titre et l'autorité de Dictateur perpétuel. Mais les partisans de la république ne pouvaient lui pardonner son usurpation. Une conspiration, à la tête de laquelle était Brutus, est formée contre sa vie, et ce grand homme est assassiné dans le Sénat, (44 ans avant J. C.).

Auguste. Naissance de Jésus-Christ.

34e Leçon.

La guerre civile recommença avec plus de fureur que jamais. Brutus et les républicains d'un côté; Octave, fils adoptif de César, Antoine son ami et les partisans du Dictateur de l'autre. Afin de triompher plus facilement du parti de la république Octave et Antoine s'unissent étroitement et s'associent un troisième collègue, Lépidus; ils forment ce qu'on a appelé le Triumvirat. Brutus ne peut résister à cette ligue formidable, il est vaincu à Philippes en Macédoine et se donne la mort. Les Triumvirs se partagent l'Empire, mais leur union ne fut pas de longue durée. Leur ambition avait rempli l'Italie de meurtres; ils avaient impitoyablement proscrit, dépouillé ou égorgé tous leurs ennemis, le plus ambitieux, le plus habile et le plus méchant des trois, Octave, voulait régner seul, il força Lépidus à renoncer au pouvoir et déclara la guerre à Antoine. La bataille navale d'Actium (31 ans avant J.C.) qu'il gagna sur son rival, mit à ses pieds l'univers entier. Antoine est réduit à se tuer et l'heureux Octave de retour à Rome, ne trouva plus de rivaux redoutables

lui décerne les plus grands honneurs et le revêt à la fois de toutes les charges de la République. Mais Octave, par une feinte modestie semble se refuser aux désirs du peuple et du Sénat, néanmoins il consent à gouverner l'Etat sous le titre d'Empereur; celui de Roi aurait été odieux aux Romains.

Octave prit dès lors le nom d'Auguste et fit oublier tous ses crimes par la sagesse de son administration. L'Empire ne fut jamais plus puissant au dedans, plus respecté au dehors.

Quatorze ans avant l'ère d'Auguste, dans un obscur village de la Judée, à Bethléem, était né le Sauveur des hommes, le Messie promis par Dieu, dès l'origine du monde, pour racheter nos péchés, Jésus-Christ fils de la vierge Marie. C'est le Fondateur de la vraie religion, de la religion catholique qu'il a d'abord révélée à ses disciples et qu'il a scellée de son sang, en mourant sur la croix, après avoir vécu trente-trois ans parmi les hommes.

Principaux Événements qui ont suivi la naissance de Jésus-Christ.

Empire Romain.

35e Leçon.

Auguste avait habitué les romains à vivre sous l'autorité d'un seul. Le peuple qui autrefois tenait le monde, tomba dans un avilissement profond, supporta la domination des princes les plus cruels, les plus lâches, les plus stupides... L'histoire des Empereurs romains, sauf quelques rares exceptions, ne présente aucun intérêt. Les douze premiers Empereurs portent le nom de Césars; parmi eux Tibère et surtout Néron montrèrent tout ce que la nature humaine peut avoir de plus pervers, la plupart périrent de mort violente. Titus, Vespasien et Titus sont des modèles de vertus publiques et privées. Bientôt les soldats s'emparèrent du droit de nommer les Empereurs et de les déposer. Des révolutions continuelles affaiblissent l'Empire. Cependant quelques bons princes surent encore faire respecter l'autorité souveraine: Nerva, Trajan, qui recula les bornes de l'Empire, Antonin surnommé le pieux, et Marc-Aurèle, qui fit jouir ses sujets d'une paix profonde.

La Religion de Jésus-Christ commençait à se répandre. Les Empereurs persécutèrent cruellement les premiers chrétiens, qui puisaient dans les tourments une foi nouvelle, et préféraient la mort au parjure. Le sang généreux

martyrs fructifia, et bientôt les Chrétiens, encore multipliés, devinrent plus nombreux que les adorateurs des Idoles.

Cependant une affreuse anarchie désola l'Empire. Des soldats font et défont les Empereurs et on en compte jusqu'à trente à la fois qui se déclarent une guerre acharnée. Des barbares venus du Nord insultent les frontières de l'Empire que personne ne défend : des princes sans courage consentent à les prendre à leur solde ou à leur payer tribut, ou même à leur abandonner une certaine étendue de territoire. Telle fut la situation de l'Empire romain jusqu'à Constantin qui se fit Chrétien et abolit le culte des Idoles. Constantin voyant qu'il était presque impossible de défendre un Empire aussi étendu le partagea en l'Orient et l'Occident pour capitale Constantinople, et Rome resta la capitale de l'Occident.

L'Empire d'Occident assailli de tous côtés par les barbares, Vandales, Wisigots, Lombards, Hérules, Francs, Bourguignons, succomba le premier et finit en 476, c'est à dire, 507 ans après la bataille d'Actium.

Clovis.

36ème Leçon.

Vers l'année 428 de J. C. les chefs des Francs avaient quitté les forêts de la Germanie pour passer le Rhin et trouver dans les Gaules un climat plus doux et un sol plus riche.

Clovis, l'un de ces chefs barbares, n'avait que 16 ans lorsqu'il fut appelé au trône en 481. Ses prédécesseurs

dont à peine connus... Ils avaient seulement qu'ils avaient
s'établir dans les Gaules à la tête de leurs tribus belli-
queuses. Ces premiers rois n'étaient que des chefs
militaires, des espèces de Généraux qui conduisaient
leurs soldats au pillage et n'étaient estimés qu'autant
qu'ils pouvaient les enrichir.

Clovis, héritier de ce sauvage indomptable de ses
ancêtres et de leurs habitudes sanguinaires, était
enflammé d'ambition; il méditait la conquête des
Gaules et avait promis aux Francs qu'il commandait, le partage de ces riches provinces.

Il commença, vers l'année 486, par attaquer les
Romains, près de Soissons. La victoire fut décisive,
il anéantit la domination romaine dans les Gaules.

Afin de se concilier les Gaulois qui alors étaient
tous catholiques, Clovis épousa Clotilde, princesse
chrétienne et nièce du roi des Bourguignons, qui
n'avait ne partageât pas sa croyance religieuse.

Les Allemands ayant attaqué Sigebert, allié de
Clovis, ce prince vint à son secours et battit
les Allemands dans les plaines de Tolbiac près de
Cologne. Avant le combat il avait juré de se faire
chrétien, s'il remportait la victoire; fidèle à son
serment, il reçut le baptême des mains de St Remi évêque
de Rheims, avec plus de trois mille de ses soldats.

Alaric, roi des Wisigoths, était hérétique. Clovis
lui déclara la guerre, l'atteignit à Vouglé, près de

Poitiers et à Tours de Saxons. Cette victoire le mit en possession de presque tout le midi de la Gaule.

La monarchie des Francs était devenue redoutable grâce au courage et au talent de Clovis. Mais sa fin devait être marquée par une multitude de crimes. Il massacra toute la plupart des rois ses voisins et des fit presque tous périr par le poison ou le poignard afin de s'emparer de leur héritage. Pour apaiser les remords de sa conscience, il crut devoir fonder des Eglises et des Monastères, comme si ces fondations pieuses pouvaient effacer ses crimes.

Cependant Clovis est un homme remarquable pour son temps. A cette époque de barbarie, il parvint à établir un Empire puissant, laissa à ses successeurs à la couronne, réunit sur une très petite étendue de territoire.

On doit le regarder comme le véritable fondateur de la Monarchie Française.

Charlemagne.

37e. Leçon.

Les descendants de Clovis régnèrent sous le nom de Mérovingiens jusqu'à l'année 714. Ces rois qui une autre race, celle des Carlovingiens succéda à la première. Pépin le bref, chef de la nouvelle dynastie, fit de grandes choses; les Saxons, les Esclavons, les Lombards, les Sarrazins furent vaincus et soumis par ce prince. A sa mort, qui arriva en 767, il laissa à ses successeurs un Empire

puissant et respecté.

Il avait deux fils, Charles et Carloman, qui se partagèrent le royaume, mais Carloman mourut bientôt et Charles, plus connu sous le nom de Charlemagne resta seul le trône de son père. C'est le plus grand prince de la race Carlovingienne, il n'y en a peut-être pas dans toute la suite des rois de France d'aussi grand que lui.

Charlemagne épousa d'abord la fille de Didier, roi des Lombards, mais quelque temps après il la répudia, Didier blessé de cet outrage jeta de tirer vengeance, et commença des attaques de Pape dont Charlemagne était l'ami. Il avait en outre accueilli les enfants de Carloman, et manifestait l'intention de les établir sur le trône de France.

Charlemagne franchit les Alpes pour défendre le Pape, son allié, et punir Didier. Les Lombards sont bientôt vaincus. Leur chef est obligé de se réfugier dans Pavie la Capitale. Il y est assiégé, Charlemagne s'empare de cette ville, et Didier tombe en son pouvoir; il obtient la vie, mais à condition d'entrer dans un couvent.

La Monarchie des Lombards qui avait duré 206 ans, fut détruite; Charlemagne se rendit à Rome qui le reçut comme un libérateur et le salua roi d'Italie.

32e Leçon.

Charlemagne, malgré la puissance, eut à soutenir une lutte longue et terrible contre les Saxons, qui

toujours vaincus et toujours révoltés, ne furent soumis qu'après trente années de combats continuels.

Witikind, leur chef, est un des plus grands hommes de cette époque.

La mauvaise fortune ne pouvait l'abattre. Charlemagne fit tout pour le séduire et n'y réussit pas. Tant que Witikind resta à la tête des Saxons, le prince français ne put établir sa domination dans ce pays d'une manière durable, mais enfin, le héros saxon consentit à embrasser la religion chrétienne, et depuis lors, il cessa d'exciter ses concitoyens à la révolte et se montra toujours le fidèle sujet de Charlemagne; néanmoins le fils de France fut obligé d'employer la rigueur contre ce peuple indomptable et ne régna sur lui que par la terreur.

Charlemagne porta ses armes victorieuses en Espagne, qu'il conquit jusqu'à l'Ebre, mais au retour, l'arrière-garde de son armée fut défaite dans la vallée de Roncevaux par le duc de Gascogne. Cet échec n'eut aucune suite fâcheuse et n'ôta rien à la renommée de Charlemagne, qui n'avait qu'à paraître pour dissiper ses ennemis. L'Allemagne entière jusque à la Baltique, reconnut ses lois; l'Italie lui était soumise.

Appelé de nouveau dans la péninsule par le Pape qui avait manqué périr sous les coups de quelques assassins, Charlemagne se rendit à Rome, l'année 800, et le jour de Noël, pendant l'office divin, fut couronné par le Pape, Empereur d'Occident. Il accepta cet honneur dans

il était digne. Tous les Rois de l'Europe et même de l'Asie lui envoyèrent des témoignages de leur admiration.

Ce grand homme suffisait seul aux besoins de son vaste Empire. Il réforma les lois, civilisa autant qu'il était en lui ses sujets plongés dans la barbarie, favorisa les progrès des Sciences, ouvrit partout des écoles où l'on instruisait le peuple.

Sentant sa fin prochaine, il associa à l'Empire son fils Louis, et mourut en 814, à Aix-la-Chapelle, sa résidence ordinaire, à l'âge de 71 ans.

Croisades.

39e Leçon.

Les descendants de Charlemagne furent chassés du trône par les comtes de Paris. Hugues Capet, l'un d'eux fut en 987 le chef de la dynastie Capétienne, qui règne encore aujourd'hui sur la France.

Vers l'an 1082, les Chrétiens d'occident résolurent d'arracher au joug des Turcs, la Syrie, la Palestine et l'Egypte qu'ils avaient conquises sur les Empereurs d'Orient. Constantinople même était menacée par les Infidèles. Des Rois, des princes, des seigneurs français, anglais allemands, Italiens, Normands, prirent part à ces expéditions qu'on regardait comme saintes, puisque il s'agissait en effet de délivrer les lieux immortalisés par la vie et la mort du Sauveur.

Sous la conduite de Godefroy de Bouillon, Duc de Lorraine, une armée qui comptait, dit on, 900 mille soldats passa par la Terre sainte, tous portaient une croix sur l'épaule, de là leur nom de Croisés. Ils s'emparèrent d'Antioche, quelques

temps après, de Jérusalem. Godefroy de Bouillon, qui se remarqua par sa piété et sa prudence, reçut en récompense de ses exploits le titre de roi de Jérusalem.

Louis le jeune, roi de France, malgré les conseils de Suger, son ministre, qui l'engageait à ne pas s'éloigner de ses états, entreprit en 1147, une seconde expédition dans la terre sainte; elle n'eut aucun succès, car les chrétiens d'Orient, loin de se réunir contre l'ennemi commun, ne s'entendaient pas entre eux et subissaient trop souvent le bat pieux qu'ils se proposaient.

Profitant de ces divisions, le sultan Saladin s'empara de Jérusalem. La cette nouvelle, Philippe-Auguste, roi de France, Richard cœur-de-lion, roi d'Angleterre, l'Empereur d'Allemagne, prennent la croix en 1189. La ville de St-Jean-d'acre tombe en leur pouvoir après des exploits prodigieux. Mais la discorde ne tarda pas à diviser ces princes jaloux les uns des autres, et ils retournèrent dans leurs Etats, abandonnant les Chrétiens à la vengeance implacable des infidèles.

40e Leçon.

La quatrième croisade qui avait comme les précédentes, la délivrance de la Terre Sainte pour prétexte, se termina par la prise de Constantinople. Les croisés s'emparèrent de cette ville en 1204 et élevèrent sur le trône impérial d'Orient, Baudouin, comte de Flandre, l'un de leurs chefs; ils avaient complètement oublié les Infidèles. Cependant les Turcs restaient maîtres des lieux saints et persécutaient les nombreux pèlerins qui s'en allaient

pieusement visiter le tombeau de J. C., ainsi tout le pays versé l'avait été inutilement. L'ardeur qui avait entraîné une foule si prodigieuse de guerriers dans ces lointaines expéditions s'éteignit rapidement en 1248; le plus pieux et l'un de nos plus grands Rois, St. Louis, profondément affligé de voir le tombeau de J. C. entre les mains des Infidèles, résolut de le leur arracher; il débarque en Egypte, mais cette croisade fut encore plus malheureuse que les précédentes. Les plus illustres Chevaliers y perdirent la vie et St. Louis, prisonnier, fut obligé pour recouvrer sa liberté, de payer une forte rançon. Néanmoins il ne se découragea pas. En 1270, il retourna en Orient avec une nouvelle armée; la peste fit périr un grand nombre de ses Soldats et lui même, atteint par le fléau, mourut loin de sa patrie, devant Tunis qu'il assiégeait.

Depuis cette époque, les princes de l'Europe songèrent plus à troubler les Turcs dans leurs conquêtes.

Rivalité de la France et de l'Angleterre

41e. Leçon.

Cinquante huit ans après la dernière croisade, la Guerre éclate entre la France et l'Angleterre, guerre acharnée qui dura près de cent ans. Edouard d'Angleterre, Edouard III, prétendit au trône de France et la prétendue loi salique, légitima de la Couronne. Mais Philippe de Valois, soutenu par la nation entière, défendit de défendre des droits. Puissant en effet à la bataille de Crécy, il ne put empêcher Edouard de s'emparer de la ville de Calais, fait fameux par les malheurs qui en précédèrent la perte. Les anglais en 1350, la bataille de Poitiers et toutes ces luttes prouvent la France

était livrée à la fureur des factions, mais Charles V fils de Jean, répara les désastres de son père, et parvint à force de prudence et de sagesse, à repousser les Anglais des provinces qu'ils avaient envahies. Duguesclin, le plus grand capitaine de tous les temps, le seconda merveilleusement dans cette difficile entreprise.

42e. Leçon.

La France respirait sous la sage administration de Charles V et commençait à oublier tous ses maux, lorsque le règne de Charles VI, la plongea dans de nouveaux malheurs. Charles VI ayant perdu la raison, le Gouvernement fut abandonné à des seigneurs ambitieux qui se disputèrent le pouvoir, les armes à la main. La ville de Paris était en proie aux plus affreux désastres. Deux factions s'étaient surtout acharnées l'une contre l'autre; la faction des Armagnacs, et celle des Bourguignons. Les Bourguignons appelèrent les Anglais à leur secours et les firent entrer dans Paris.

Le traité de Troie, signé en 1420, reconnaissait le roi d'Angleterre comme héritier de la couronne de France après la mort de Charles VI, et repoussait du trône le fils de ce malheureux Prince. Le traité fut exécuté, mais le légitime successeur de Charles VI refusa de s'y soumettre, et quoique la plus grande partie de la France fut alors au pouvoir des Anglais, il résolut de combattre jusqu'à la mort pour défendre les justes droits. Une femme, Jeanne d'Arc embrasa la cause, ranima le courage de ses partisans, délivra la ville d'Orléans, et conduisit à Reims le roi Charles VII, pour l'y faire sacrer. Bientôt les principaux seigneurs français abandonnèrent le parti des anglais. Charles VII rentra dans Paris et reconquit successivement toutes ses provinces. En 1453, les anglais étaient chassés de France, mais il fallut

bien des années pour lui faire oublier tous les maux qu'elle avait soufferts.

Expéditions des Français en Italie.

43e Leçon.

Ce fut en 1483 que les rois de France commencèrent à tourner leurs regards vers l'Italie; les droits qu'ils prétendaient avoir sur le Duché de Milan et le royaume de Naples n'étaient pas très-équitables, mais la richesse de ces riches provinces séduisait les français. Charles VIII successeur de Louis XI satisfit l'impatience de ses sujets en traversant les Alpes avec une armée; il entra dans Rome, s'empara du royaume de Naples en quelques jours; mais forcé de revenir en France, il perdit ses conquêtes aussi promptement qu'il les avait faites. Son successeur Louis XII s'empara de nouveau du Duché de Milan et du royaume de Naples, mais une dispute s'éleva également tout le fruit de ses victoires. A peine mort qui arriva en 1505, les français ne possédaient pas en Italie un pouce de terrain. François Ier malgré les malheurs de ses prédécesseurs voulut encore tenter la fortune: battu et fait prisonnier par Charles Quint à Pavie, à la bataille de Pavie en 1525, il subit une longue captivité et ne recouvra sa liberté qu'au prix des plus grands sacrifices. Depuis cette époque les français abandonnèrent leurs prétentions sur l'Italie. Les guerres entreprises dans ce pays n'offrirent pas de résultats; mais elles fournirent à une foule de guerriers l'occasion de se distinguer. Bayard, surnommé le Chevalier sans peur et sans reproche, Gaston de Foix, le Duc de Guise et bien d'autres qu'il serait trop long de nommer, s'illustrèrent dans ces combats. Dont la France ne retira d'ailleurs aucun avantage.

Guerres de Religion.

44e Leçon.

Des guerres malheureuses troublerent l'Europe et ensanglanterent la France pendant près d'un siècle. Un moine nommé Luther se sépara publiquement de l'Eglise, nia l'autorité du Pape et la plupart des dogmes de la religion catholique. Il prêcha d'abord ses nouvelles doctrines en Allemagne et se fit beaucoup de partisans qui prirent le nom de protestants. Résistés par les Princes catholiques ils se multiplierent de plus en plus, se répandirent en Suisse, en Angleterre et en France. Comme on leur refusait le libre exercice de leur religion, ils prirent des armes et devinrent même assez redoutables pour livrer des batailles rangées. Les catholiques d'une côté et les protestants de l'autre formerent donc au sein de la France deux partis puissants, qui, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, tantôt réconciliés tantôt ennemis, troublerent tout le royaume de leurs sanglantes querelles. A la tête du parti catholique étaient le roi de France Charles IX et les Princes de la maison de Guise. A la tête du parti protestant se trouvaient l'Amiral de Coligny, le Prince de Condé et le jeune roi de Navarre. Charles IX, cédant aux funestes conseils de sa mère, Catherine de Médicis, feignit de se réconcilier avec les protestants et attira à sa cour les chefs du parti, sous prétexte de leur donner des fêtes à l'occasion du mariage de sa sœur avec le roi de Navarre. En 1572, le jour de la St. Barthélemy, à un signal donné les protestants sont égorgés dans Paris et dans le reste de la France. Le Prince de Condé et le roi de Navarre n'obtiennent la vie qu'à la condition d'abjurer leurs croyances mais ils s'échappent et sont ranimer le courage de leurs amis.

45e Leçon.

Charles IX divisé de remords meurt à la fleur de l'âge, Henry III lui succede, les catholiques conduits par le Duc de Guise forment une ligue contre les

Protestans. Le Roi malgré son zèle religieux est obligé de fuir devant les factions fanatiques, efficacement à l'instigation du Duc de Guise et avant le perpétuel assassinat, et voilà que les ligueurs se révoltent ouvertement. Henry III pour leur résister se réconcilia avec le roi de Navarre et tous deux ensemble mettent le siège devant Paris. Le roi de France meurt à St Cloud sous les coups d'un assassin nommé Jacques Clément qui crut faire une action méritoire en tuant l'ami d'un hérétique. Le Roi de Navarre Henri de Bourbon était héritier légitime du trône, mais sa religion semblait devoir l'en exclure. Il fut en effet obligé de continuer la guerre et ne parvint à désarmer ses ennemis qu'après avoir abjuré le protestantisme. Henry IV fut dès lors paisible possesseur du royaume dont il répara par une sage administration les longues calamités, aidé de son Ministre Sully, il se fit chérir de ses sujets, respecter des grandes et craindre des ennemis de la France, l'infâme Ravaillac animé d'un fanatisme insensé, mit fin aux jours de ce bon Prince en 1610, en le poignardant au moment où sa voiture était arrêtée rue de la ferronnerie. Jamais la mort d'un roi ne fut aussi touchante de larmes de sujets.

Louis XIV.

46e Leçon.

Le Prince avait à peine 5 ans lorsque la mort de son père Louis XIII, arrivée en 1643, le fit monter sur le trône; son enfance ne fut pas heureuse, élevé au milieu des troubles, témoin des fureurs de sa mère Anne d'Autriche, chargée du gouvernement pendant sa minorité, il apprit de bonne heure à détester l'anarchie: aussi lorsqu'il exerça par lui même l'autorité royale, fut il absolu dans ses volontés, sévère ami exact à exiger l'obéissance à ses ordres, doué de la plus noble fierté que l'on put voir, il semblait né pour le commandement; les premiers années de son règne furent signalées par les plus grands succès. Il s'empara de la Flandre et de la Franche-comté, sous ses généraux Turenne et Condé qui remportèrent de brillantes victoires sous ses yeux. Il envahit la Hollande qui n'échappa à une perte certaine qu'en inondant le pays par la rupture des digues; Utrecht, Gueldre et Overissel, à la France, envoya une flotte pour bombarder Alger et força l'Europe entière à l'admirer et à le craindre; mais son ambition n'avait point de bornes, et les principales fautes de son règne, malgré tout son orgueil, se liguèrent bientôt contre lui et forcèrent ses ennemis

le vainquit sur tous les points en lui dictant une paix glorieuse pour la France ; mais tant d'efforts avaient épuisé le royaume. Le roi d'Espagne étant mort sans enfants, légua sa couronne au Duc d'Anjou, l'un des petits fils de Louis XIV. Le roi d'Angleterre, l'Empereur d'Autriche, la Hollande, le Portugal, la Suisse et la Savoie s'opposèrent à l'agrandissement de la France. La guerre se ralluma donc avec plus de fureur que jamais. Louis XIV vaincu à Ramillies et à Malplaquet, réduit aux plus fâcheuses extrémités, sans armée, sans argents, demanda la paix ; comme celle qu'on lui proposait était trop humiliante, il la refusa, et la fit plutôt que de céder à s'ensevelir sous les ruines de la monarchie. Le maréchal de Villars sauva la France à Denain. Cette mémorable victoire hâta la conclusion de la paix, signée enfin en 1713. Le Duc d'Anjou resta roi d'Espagne et les précédentes conquêtes de Louis XIV lui étaient assurées, mais elles avaient coûté bien cher ; les campagnes étaient dépeuplées, la misère publique était au comble. L'état était chargé de dettes énormes, car Louis XIV ne savait pas mettre de frein à ses dépenses. Il fit construire de magnifiques monuments, le Palais de Versailles entre autres où furent englouties des sommes énormes ; les arts, les sciences et les lettres ne jetèrent jamais un plus vif éclat que sous son règne ; mais le luxe de la cour était porté jusqu'à l'excès, tandis que la paix le n'avait pour but de faire, malheureusement la vérité ne pouvait pénétrer jusqu'à son trône. Il mourut en 1715, léguant à ses successeurs une autorité absolue dont il avait trop abusé.

Révolution de 1789.

47e Leçon.

Les abus devinrent plus intolérables sous le règne de Louis XV, qui abandonnait le gouvernement à d'indignes favoris et qui oubliait au milieu des plaisirs tous les devoirs de la royauté. Le peuple commençait à raisonner sur ses droits et à supporter impatiemment le fardeau des impôts, qui en effet étaient d'autant plus lourds que les nobles et le clergé n'en supportaient pas une charge publique.

Louis XVI en montant sur le trône, était animé des meilleures intentions, d'un caractère doux jusqu'à la faiblesse, d'mœurs pures, mais persuadé au fond du cœur qu'un roi de France ne doit rien céder de sa souveraineté, il consentit néanmoins à convoquer les États généraux, le 5 mai 1789. Les États, composés des Députés de la Noblesse, du Clergé et de la Bourgeoisie, devaient chercher un remède aux abus et prévenir la banqueroute. Les Députés de la Bourgeoisie, aussi nombreux que ceux des deux autres ordres réunis, déclarèrent malgré le roi, la Noblesse et le clergé, que l'assemblée devait faire une constitution : de là son nom d'Assemblée constituante. Blanc français pour avoir achevé son ouvrage, et d'écrire la constitution de 1791 à peine le voyons-nous plus dans l'histoire.

48e Leçon.

L'Assemblée législative succéda à la constituante. Des membres influents de cette assemblée travaillèrent à renverser le gouvernement monarchique qu'ils auraient voulu remplacer par une république modérée. Les progrès de l'émigration, les menaces de l'étranger, enfin la fuite du roi, qui fut arrêté à Varennes, servirent leurs projets. Louis XVI, accusé de complicité avec l'étranger et de trahison a aussi été suspendu de ses droits constitutionnels par la convention qui remplaça la législative. Jugé, Louis XVI qui fut exécuté le 21 janvier 1793, sur la place de la révolution. Sa mort amena une coalition de l'Europe entière contre la France, pendant que la guerre civile éclatait dans la Bretagne et dans la Vendée. La Convention fit face à tous les périls, mais ce fut à force d'héroïsme sur les champs de bataille, et en employant à l'intérieur une énergie sauvage. Le sang des suspects coula à flots : c'est la règne de la terreur. Cette dictature sanguinaire ne pouvait durer. Une réaction du 9 thermidor renversa Robespierre. La convention décréta une constitution nouvelle qui confiait le pouvoir exécutif à un Directoire de cinq membres. Le fait sous ce gouvernement que le général Bonaparte, après une brillante campagne en Italie, força les autrichiens à signer la paix de Campo-Formio. Puis il engagea le Directoire à entreprendre l'expédition d'Egypte qui lui donna une nouvelle gloire. De retour en France, Bonaparte, que tout le monde admirait, s'aperçut que le gouvernement Directorial était tombé dans le mépris, il résolut de prendre sa place. La France entière applaudit à sa hardiesse, et se soumit volontairement au joug d'un grand homme.

Napoléon.

49e Leçon.

D'abord premier Consul de la République française, Bonaparte obtint aussitôt le consulat pour dix ans, et enfin pour toute sa vie. Il n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir Roi. Il prit le titre d'Empereur sous le nom de Napoléon 1er. Le Pape vint le sacrer à Paris avec une grande pompe. Napoléon Empereur, rétablit l'ordre, réforma les lois, construisit des monuments somptueux. Ses armées entrèrent dans les principales capitales de l'Europe, à Berlin, à Vienne, à Rome et à Madrid. Il remporta plus de soixante victoires, et doit être regardé comme le plus grand capitaine du siècle. Il réunit à la France la Hollande, le Duché du bas Rhin, la Savoie, le Piémont, et dédia aux armées françaises la magnifique colonne de bronze de la place Vendôme, construite avec les canons pris aux autrichiens et aux

Russes. Il plaça son frère Joseph sur le trône d'Espagne, son beau-frère Murat sur le trône de Naples, son frère Jérôme sur le trône de Westphalie, distribua à ses généraux des dotations, institua l'ordre de la légion d'honneur, enrichit nos musées des dépouilles des peuples vaincus. La France était arrivée au plus haut degré de gloire et de prospérité, lorsqu'une série de malheurs vint arrêter son Empereur au milieu de ses victoires. La campagne d'Espagne et ensuite l'expédition de Russie commencée en 1812, lui furent fatales. Dans cette dernière, son armée périt presque toute entière, dévorée par le froid. Le grand désastre rendit quelque courage aux ennemis de la France; ils se liguèrent contre nous. Napoléon, malgré son génie, ne put résister au nombre. La France fut envahie en 1814 par une innombrable armée de Russes, d'Autrichiens de Prussiens et d'Anglais. Paris, assiégé, fut obligé de se rendre, et Napoléon, retiré à Fontainebleau, se résigna à abdiquer le souverain pouvoir. Il quitta la France et s'embarqua pour l'Île d'Elbe.

La Restauration.

50e. Leçon.

Les Bourbons exilés depuis vingt cinq ans, revinrent en France à la suite des étrangers. Louis XVIII, frère de Louis XVI, remonta sur le trône, grâce à cette puissante protection, cependant il consentit à donner à ses sujets une charte dont il jura le maintien. Le peuple et l'armée regrettaient Napoléon. On paraissait nécessiter des Bourbons; sur ces entrefaites, Napoléon s'échappe furtivement de l'Île d'Elbe et débarque en France; toutes les populations accourent à sa rencontre. Depuis Grenoble jusqu'à Paris sa marche fut un continuel triomphe. Il entra dans la capitale le 20 mars 1815, pendant que Louis XVIII fuyait par la route de Lille et se retirait à Gand. Mais les rois de l'Europe déclarent aussitôt la guerre à la France. Napoléon est vaincu le 18 Juin 1815, à Waterloo et notre territoire est de nouveau inondé d'ennemis. L'Empereur tombe au pouvoir des Anglais qui le transportent prisonnier à Ste. Hélène, où il mourut de langueur, le 5 Mai 1821. Louis XVIII remonta une seconde fois sur

le trône, mais la France fut obligée de payer sept cents millions pour les frais de la guerre. Le Roi fit juger quelques uns des généraux qui paraissaient avoir contribué au retour de Napoléon. Le maréchal Ney fut fusillé. Cependant l'ordre se rétablissait: la France à peu près satisfaite de la Charte, commençait à oublier qu'elle avait été humiliée et vaincue, car Louis XVIII ne manquait ni de lumières ni de prudence. Charles X, son frère qui lui succéda le 20 septembre 1824, fut moins sage. Rempli de préjugés, ennemi de la liberté et de la Charte, qu'il avait cependant juré d'observer, il commença par employer la ruse et la fraude pour en rendre inutiles les principales dispositions, mais tant qu'il ne la viola pas ouvertement son autorité fut respectée.

La Révolution de Juillet 1830.

57e Leçon.

Le 25 Juillet 1830, les Ministres de Charles X rendirent des ordonnances qui prononçaient la dissolution de la chambre des Députés, suspendaient la liberté de la presse et violaient les principaux articles de la Charte. Les Parisiens coururent aux armes, attaquèrent les régiments de la Garde royale, s'emparèrent successivement de toutes les postes, couvrirent les rues de barricades, et après trois jours de combats prirent d'assaut le Louvre et les Tuileries. La déchéance de Charles X fut prononcée et Louis Philippe Duc d'Orléans fut invité à se rendre dans la capitale avec le titre de Lieutenant-général du royaume. La chambre des Pairs et la chambre des Députés convoquées le 3 août 1830, modifièrent quelques articles de la Charte et décernèrent la couronne à Louis Philippe, qui le 9 août, prêta serment à la Constitution

Anecdotes tirées de l'histoire de France.

52e Leçon.

1°. Quelques soldats ayant pillé l'Eglise de Reims, St Remy, Evêque de cette ville, supplia Clovis de lui faire restituer un vase précieux auquel il tenait beaucoup. Le partage du butin devait avoir lieu à Soissons, et suivant la coutume des Francs, les lots étaient tirés au sort, même celui du prince qui n'avait guère que l'autorité d'un général. Clovis témoigna le désir que le vase de Reims fut réservé, mais un soldat porta l'insolence jusqu'à décharger sur ce vase un coup de francisque en s'écriant que la part du Roi dépendait du sort. Clovis dissimula sa colère, mais quelques mois plus tard, ayant eu à reprocher à ce soldat une faute de discipline, il lui arrache sa francisque et la jette à terre pendant que le soldat se baisse pour la ramasser "Jouis, toi, s'écria-t-il, du vase de Soissons", et en même temps il l'étendit mort à ses pieds d'un coup de sa hache d'armes.

2°. Il paraît que les successeurs de Clovis avaient une bien haute idée de leur puissance, car l'un d'eux, Clotaire premier s'écria, dit-on, au moment d'expirer: "Quelle est la puissance de ce roi du Ciel qui fait ainsi mourir les plus grands rois de la terre?"

3°. Déjà le bref qui voulait prendre la place du dernier descendant de Clovis, désirait obtenir l'assentiment du Sage, il lui écrivit à peu près en ces termes: "quel est le plus digne de régner, de celui qui défend l'Etat et exerce réellement l'autorité royale, ou de celui qui porte le titre de Roi et est complètement incapable d'en remplir les devoirs? La réponse du Sage ne pouvait être douteuse.

4°. Charlemagne en associant à l'Empire son fils Louis, lui adressa ces mémorables paroles, dont ce faible prince profita si peu: "Honorez les Evêques comme vos pères, aimez vos peuples comme vos enfants. A l'égard des méchants et des mutins montrez-vous

les par la force à rentrer dans le devoir; choisissez des Juges et des gouverneurs que la crainte de Dieu rende incapables de se laisser corrompre, et vous-même rendez-vous irréprochensible devant Dieu et devant les hommes.

5°. Une guerre sanglante s'alluma en 1087, entre Philippe, roi de France et Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre: elle eut pour cause première une raillerie du roi de France. Guillaume était excessivement gras, et cette infirmité le forçait depuis quelque temps à garder le lit: "Quand est-ce donc ce gros homme accouchera, dit un jour Philippe devant ses Courtisans?" La plaisanterie fut rapportée au Roi d'Angleterre, qui s'écria avec emportement: "J'irai faire mes relevailles à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges!" Il aurait tenu parole si la mort n'était venue arrêter sa marche victorieuse.

6°. Louis le gros, fils de Philippe 1er, fit comme son père la guerre aux anglais. Le prince était d'une bravoure qui allait jusqu'à la témérité. On raconte que dans une mêlée, un anglais saisit un jour la bride de son cheval en criant: "Le Roi est pris!" Sans s'étonner du péril: "Ne suis-je pas, lui dit le Prince, qui on ne prend jamais le roi aux échecs?" et en même temps il le renversa mort d'un coup d'épée.

7°. Le même Roi mourant adressait ces belles paroles à son fils: "Souvenez-vous, mon fils, que la royauté n'est qu'une charge publique dont vous rendrez un compte très rigoureux après votre mort."

8°. Le Roi d'Angleterre, Henry III ayant soutenu la révolte du Comte de la Marche, contre St. Louis, son Seigneur, fut honteusement battu par les français et se trouva dans la position la plus déplorable: Mais la bonté du St. Roi était encore plus admirable que ses victoires. Les courtisans s'égayaient un jour aux dépens du Roi d'Angleterre. St. Louis leur imposa silence: "Quand il ne faudrait pas, dit-il, éviter de fournir au roi mon frère

au prétexte de me haïr, sa dignité m'irrite qu'on ne parle avec respect, j'espérons que ses années et ses bonnes années le ramèneront du mauvais pas où les ennemis l'ont jeté par leurs conseils.

9°. On connaît l'issue malheureuse de la première croisade de St. Louis. Le roi tomba au pouvoir des infidèles avec les plus illustres chevaliers qui l'accompagnaient, mais rien ne put abattre son courage et les musulmans disaient de lui: "c'est le plus fier chrétien que nous ayons jamais vu.

10°. La Reine Marguerite, épouse de St. Louis, se trouvait à Damiette lorsqu'elle apprit le désastre de son époux: "Jurez-moi, dit-elle au chevalier chargé de veiller à sa sûreté, jurez-moi que si les Sarrazins prennent Damiette, vous me soustrairez par la mort à leurs outrages." "J'y songeais, répliqua vivement le Chevalier."

11°. Le comte d'Anjou, frère de St. Louis, ayant opprimé l'une de ses vassaux, celui-ci en appela au Roi qui manda son frère et lui adressa cette sévère remontrance: "Croyez-vous qu'il doive y avoir plus d'un souverain en France, ou que vous soyez au dessus des lois parce que vous êtes mon frère?

12°. Le peuple communiait d'une excommunication sévère rendue par St. Louis contre les blasphémateurs: "Je leur pardonne, dit St. Louis, parce qu'ils n'ont offensé que moi."

13°. Louis X, fils de Philippe-le-bel voulut le libérer ses sujets de ses domaines, il aurait mieux fait de le leur donner, parce qu'il avait coutume de dire, que dans le royaume de France on ne devait être esclave.

14°. A près la défaite de Crécy qui mit la France à deux doigts de sa perte, Philippe de Valois revint au milieu de la nuit sans pouvoir trouver son chemin. Il arrive à la porte d'une hôtellerie, et comme on lui demandait qui il était: "ouvrez, s'écria-t-il, c'est la fortune de la France."

15°. Parmi les généreux chevaliers illustres qui périrent dans cette funeste journée, on doit citer Jean, roi de Bohême: il était aveugle, néanmoins il se fit amener à cheval au milieu de la bataille, ayant appris dans quel état de détresse se trouvait l'armée de Philippe, il avait dit à ses compagnons: "Je vous prie et vous requier

très-spécialement que vous me me trouviez, si surtout que je puisse
servir d'exemple à l'espèce. En effet, ils lièrent les trois de leurs chevaux ensemble
et ils s'élancèrent tous ensemble sur les Anglais et après, avec
grand effort avec vigueur qui s'opposèrent à eux, ils furent tous
tués ; et les trois derniers restèrent étendus à côté du roi de Bohême, sans
espérance qui restaient encore ainsi étaient encore liés ensemble.

16°. Charles V, dit le Sage, ayant été élevé en présence de toute la
cour, qu'il avait choisi Duguesclin pour commander les armées, lui
présenta en même temps l'épée de Connétable. "Sire Bertrand, dit-il,
sur dix Anglais, je serai vraisemblablement tué dans un de ces
affaires et le dernier à un autre qui le frappera plus subtilement et
mieux." Il faut employer les plus vives instances pour le déterminer : "Monsieur Bertrand, lui dit le roi, ne vous souvenez pas jamais
de votre captivité, ni de votre rançon, ni de votre argent, ni de votre
liberté, et si quelqu'un attaque à l'encontre, il vous encouragera tellement
qu'il s'en repentira, ainsi prenez l'office je vous prie, je vous prie."

17°. Henri, roi de Navarre, fils roi de France, sous le nom de Henry IV,
fut élevé dans un château du Béarn, parmi les cahots, au milieu des
montagnes : là, il était habillé et nourri comme les autres enfants du pays.
On l'accoutumait à courir et à monter sur les rochers. Sa nourriture
ordinaire était du pain bis, du fromage et du bœuf, souvent même on le
faisait manger avec les chiens et l'ours ; cette éducation mâle contribua sans doute
à lui donner cette fermeté d'âme exigeante et cette force qui le mit un si grand homme

18°. Après la bataille d'Ivry, Henry IV écrivait à Crillon cette fameuse lettre :
"Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Ivry, et tu n'y étais pas."

19°. En 1598, Henry IV tomba gravement malade, il pensa même qu'il
en mourrait effectivement : "Mon ami, disait-il à Sully, je n'ai pas peur de
la mort, sous épouvantable, mieux que personne, et vous qui m'avez vu en tant
de périls dont il était si facile de m'échapper, savez je ne crois
pas que je m'en regrette de cette vie, sans avoir témoigné à
mes sujets que je les aime comme s'ils étaient mes enfants,

ou les Déchargeant d'une partie des impôts et en le gouvernant avec douceur.

20°. Après la mort de Henry IV. Sully s'était retiré dans ses terres, et servait rarement à la Cour. Un jour, Louis XIII l'ayant envoyé chercher pour lui demander son avis sur les affaires, il y vint quoique avec répugnance. Les jeunes Courtisans cherchèrent à se tourner en ridicule sur son habillement qui n'était plus de mode, sur son maintien grave et sur ses manières. Sully s'en aperçut et dit au Roi: «Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter sur les grandes et importantes affaires, au préalable, il faisait sortir tous les bouffons et baladins de la cour.

21°. Louis XIV mourant, avoua toutes ses fautes en présence de son petit-fils qui allait lui succéder. "Tâchez, lui dit-il, de conserver la paix avec vos voisins, j'ai trop aimé la guerre, ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Soulagez vos peuples le plutôt que vous pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même.

22°. Pendant la minorité de Louis XV. en 1720, Marseille fut ravagée par un terrible fléau, la peste, introduite dans cette ville par un vaisseau venant de Syrie, que l'imprudence des officiers de santé préposés au lazaret, avait laissé entrer dans le port. Il en fit en peu de temps un grand nombre de victimes. Onen emporta bientôt jusqu'à cinq cents par jour. Mais la postérité n'a pas appris sans émotion, le sublime dévouement de l'Evêque Belzunce. On le vit alors prodiguer aux malades les secours de la Religion, sauver les fidèles par son exemple autant que par ses consolations et les consoler par des bienfaits sans bornes.

COULOMMIERS. — Typogr. ALBERT PONSOT et P. BRODARD.

N°. 3.

Modèles

de Quittances, Actes de vente, Procurations, Baux et autres Actes.

Reconnaissance de Dette.

53e. Leçon.

Je, soussigné, Marie Roy, reconnais devoir à Mr. Réal François Robinet, aussi propriétaire demeurant à Neuilly près Paris, la somme de dix mille francs qu'il m'a prêtée et que je m'oblige à lui rembourser en sa demeure le 1er. Janvier 1838, et jusqu'au remboursement effectif. De laquelle somme les intérêts sont de cinq pour cent par an, sans retenue de six mois en six mois, à compter de ce jour, en sa demeure tant qu'il habitera le département de la Seine.

Dans le cas où je ne paierais pas un semestre des intérêts à son échéance, Mr. Robinet pourra exiger le remboursement de ladite somme de 10,000 francs et des intérêts qui seront alors dûs et échus, après une sommation par lettre infructueuse dans le mois de sa date, et exerçant son intention à cet égard.

Paris, le 1er. Avril 1835.

(Enregistrement 1f 10c. p. 0/0.)

Billet à Ordre.

Au premier Mars prochain, mon Epouse

que j'autorise, et moi, tous deux soussignés, nous obligeons solidairement à payer à M.r ..... ou à son ordre, la somme de deux mille francs, valeur reçue comptant.

Rheims, ce 12 Avril 1833. (Enregist.e 55 ct. p.o/o.)

Bordereau d'Inscription.

54.e Leçon.

Inscription de créance hypothécaire résultant d'un jugement rendu par le Tribunal de Commerce de Lyon, le 3 Janvier 1834, enregistré.

Est requise au Bureau des hypothèques de Paris

Au profit de M. A.. (énoncer les prénoms, nom, profession et domicile du créancier) pour lequel domicile est élu à Paris en la Demeure de ..... (Domicile doit être élu dans l'arrondissement du Bureau des hypothèques où l'Inscription est requise)

Contre M.r C. (énoncer les prénoms, nom et domicile du débiteur.

Pour sureté, 1.o de la somme de mille francs de principal, qu'aux termes du jugement sus énoncé M. C a été condamné à payer audit S.r A. laquelle somme de mille francs est actuellement exigible et productive d'intérêts sur le pied de cinq pour cent par an aux Usages du commerce, à partir du 15 X.bre 1833, jour de la demande jusqu'au remboursement effectif, ci..... 1000.f

2.o Des intérêts de la dite somme de mille francs dont la loi autorise la collocation au même rang que le principal..... Mémoire.

3.o Des frais de jugement de mise à exécution &.a ... Mémoire

sur tous les biens présents et à venir dud. S.r C. situés dans l'arrondissement du bureau des hypothèques de Paris.

(Le droit d'inscription est de 1f 10c pour %. plus 1f. pour le salaire du conservateur et frais de timbre.)

Quittance d'Intérêts.

Je soussigné, reconnais avoir reçu de Mr. Jean François Lienard, par les mains de Mr. Auguste Lienard, son fils, la somme de cent francs, pour six mois échus le 1er Janvier présent mois, des intérêts de la somme de quatre mille francs qui m'est due aux termes d'une reconnaissance du 1er Juillet 1829. Dont quittance à Paris, ce quinze Janvier mil huit cent trente-quatre.

Vente d'un Immeuble.

55e Leçon.

Les soussignés :

Mr Jean Pierre Jarrazin, Mécanicien, demeurant à Paris,

Et Mr. Louis François Lorée, propriétaire demeurant à Passy;

Ont fait les conventions suivantes :

M. Jarrazin vend avec toute garantie de fait et de droit à Mr. Lorée qui accepte, une maison sise à Passy, rue de la Fontaine, No. 11, consistant en un principal corps de logis sur la rue, simple en profondeur, jardin derrière, de la contenance de 30 ares, et grand hangard au fond de ce jardin.

L'acquéreur est saisi de la propriété de ladite maison de ce jour mais il n'entrera en jouissance qu'à compter

du 1er Janvier prochain.

Cette vente est faite aux charges et conditions suivantes que M. Corrèze s'oblige d'exécuter et accomplir savoir; 1°. de prendre la dite maison dans l'état où elle se trouve aujourd'hui sans pouvoir prétendre à aucune indemnité pour raison de grosses et menues réparations qui seraient à y faire, 2°. de supporter les servitudes passives dont ladite maison peut être grevée, sauf à profiter de celles actives, s'il en existe, le tout à ses risques et périls; 3°. de payer, à compter du 1er Janvier prochain, les impositions dont ladite maison pourra être grevée; 4°. d'entretenir pour le temps qui en restera à courir, à compter du 1er Janvier prochain, les baux ou locations verbales qui ont été consenties de ladite maison, si mieux n'aime M. Corrèze s'entendre avec les locataires pour les congédier.

5°. de payer les frais des présentes.

Et en outre, ladite vente est faite moyennant la somme de 3,000 fr. que M. Corrèze s'oblige à payer à Monsieur Farrazin dans un an de ce jour, et jusqu'à ce paiement, de lui en servir les intérêts sur le pied de cinq pour cent par an à compter du 1er Janvier prochain, lesquels intérêts seront payables en même temps que le principal.

Monsieur Corrèze fera transcrire le présent contrat au bureau des hypothèques de St. Denis, et si, à l'époque de cette transcription ou pendant la quinzaine qui suivra, il y a eu survenu des inscriptions du chef du vendeur ou de ses auteurs, Monsieur Farrazin s'oblige à en

rapporter Certificat de radiation dans les deux mois de la dénonciation qui lui en sera faite.

Déclare Mr Farrazin, sous les peines de stellionat, qu'il n'est soumis à aucune hypothèque légale.

Mr Corvée reconnait que Mr Farrazin lui a remis tous les titres de propriété de ladite maison.

Fait double à Lassy, le 6 9bre 1833.

(Le droit d'enregistrement sur une vente d'immeubles est de 6f 05c p%, décime compris.)

Constitution de rente viagère.

56e Leçon.

Les soussignés, François Cartier, propriétaire, et dame Claudine Bozat, son épouse, demt à ..... d'une part;

Et Jean Antoine Boussy, entrepreneur de menuiserie, demeurant à ..... né ..... le ..... d'autre part;

Sont convenus de ce qui suit:

Mr et Mme Cartier cèdent et constituent sur leur tête et au profit de M. Boussy, qui accepte, une rente annuelle et viagère de 700f, exempte de toute retenue.

Laquelle rente ils promettent et s'obligent conjointement et solidairement entre eux, de payer exactement audit Sr Boussy en sa demeure ....
de trois en trois mois, à compter de ce jour jusqu'au décès dudit sieur Boussy, époque à laquelle ladite rente sera éteinte et amortie au profit de Mr et Mme Cartier ou de leurs représentants qui auront droit au remboursa-

de cette rente, dans lequel le décès arrivera.

Il demeure expressément convenu comme conditions essentielles des présentes qui ne pourront être réputées commminatoires ; 1° que les arrérages de ladite rente ne pourront être payés qu'en espèces d'or ou d'argent et non en billets, papier-monnaie ou autrement.

2°. Que Mr. Bouffy sera dispensé de fournir un certificat de vie pour toucher les arrérages de la rente tant qu'il demeurera à.....

3°. Que si les débiteurs laissent s'écouler deux mois sans acquitter un trimestre échu des arrérages de ladite rente viagère, Mr. Bouffy pourra, si bon lui semble, exiger le remboursement du Capital de 7000 f. moyennant lequel elle est constituée, et ce, après un simple commandement resté infructueux dans le mois de sa date, et énonçant l'intention dudit rentier à cet égard ; auquel cas les dits arrérages payés et échus jusqu'au jour dudit remboursement du Capital, seront acquis à Mr. Bouffy à titre de dommages-intérêts.

La présente constitution est faite moyennant la somme de 7,000 f. que M. Bouffy a payée à l'instant à M. et Mme Cartier, qui le reconnaissent et lui en donnent quittance.

Fait double à.....le.....

(Le droit d'enregistrement est de 2 f. 20 c pour 100 f. sur le capital formant le prix de la constitution.)

Procuration pour toucher toute somme.

57e Leçon.

Je soussigné....., demeurant à ..... rue.....
Constitue pour mon mandataire général et spécial
M.....

Lequel je donne pouvoir de pour moi et en mon nom, toucher et recevoir de tous qu'il appartiendra, toutes les sommes qui me sont et seront dues par quelques personnes, sous quelque cause et sous quelque titre que ce soit.

En conséquence de ces présentes avec tous pouvoirs nécessaires, me faire les remises, accepter les payements, traités, créances, garanties, sûretés et autres valables qui lui seront offerts, accorder termes et délais, faire toute arrangements par voie judiciaires, leur faire même toutes remises particulières.

A l'effet de quoi en cas de contestation, suivre toutes poursuites, contraintes et diligences, citer et comparaître devant tous bureaux de conciliation, s'y concilier, faire statuer par tous tribunaux judiciaires, constitués et à constituer, tous avoués, plaider, opposer, défendre, obtenir tous jugements et arrêts, les faire mettre à exécution par toutes voies de droit, même par celle de la saisie immobilière, de toutes sommes reçues donner quittance, donner main levée et mentionner la radiation de toutes inscriptions oppositions et autres empêchements, remettre tous titres et pièces produites.

Fait à ..... le .....

Nota. Ne consentir qu'avec ménagement les pouvoirs soulignés.

(Enregistrement 2 f 20 c. quelle qu'illimitée que soit la procuration donnée par une seule personne à un seul mandataire)

Quittance du prix d'une maison.

58e. Leçon.

Je soussigné, reconnais que Mr Colinet, demeurant à Rouen, p.a page à l'instant la somme de Dix mille francs, formant la totalité du prix moyennant lequel je lui ai vendu une maison située à Rouen, rue de Longchamps N° 8, par contrat passé devant Me Duval et son confrère, notaires à Rouen, le 25 janvier dernier.

En conséquence, je l'en quitte définitivement et sans réserve.

Mr Colinet me fait ce payement, attendu que lors de la transcription du contrat ci-dessus énoncé faite au bureau des hypothèques de Paris, le ..... et sept jours après la quinzaine qui a suivi cette transcription n'ont donné aucune inscription hypothécaire ni contre moi ni contre mes auteurs, ainsi qu'il le reconnaît par un certificat de Mr le Conservateur des hypothèques dudit bureau en date du ..... dont il entend faire usage à cet effet.

Fait à ..... le .....

L'enregistrement est de 55 cent. pour 100 f.

Bail de Terre.

Les soussignés :

Louis Letellier, propriétaire, demeurant à St Germain, d'une part

Et de St Thomas Georget, cultivateur, demeurant à Poissy, d'autre part.

Ont fait le Bail suivant.

Mr Letellier donne à ferme pour neuf années entières et révolues, consécutives, qui commenceront à la récolte de 1835 et finiront à pareille époque ..... sauf les cas de résiliation ci-après, les jardins de 1834 et terres labourables de 1835.

Un premier corps de ferme, consistant en maison d'habitation, granges, écuries, étables, cour, jardin, pressoir, pigeonnier, et en 17 hectares, 3 ares, 75 centiares de terre, au terroir de Poissy, et 2 hectares de bois dont la désignation suit, savoir : (Faire le détail)

Le Bail est fait aux charges et conditions suivantes que le preneur s'oblige d'exécuter

et accomplir, sans pouvoir prétendre à aucune diminution du fermage ci après fixé. 1°. de bien cultiver, labourer, fumer et ensemencer en temps et saison convenables, sans pouvoir le charger ni intervertir de la manière de la ferme, en bon père de famille.

2°. De payer exactement en l'acquit du bailleur et dans les huit jours du fermage ci après stipulé, toutes les contributions auxquelles lesdites pièces de terre pourront être imposées pendant la durée du bail, ensemble les centimes additionnels et subventions de toutes sortes, de telle sorte que le bailleur ne puisse être à aucun sujet aucunement inquiété, poursuivi ni recherché et de rapporter chaque année quittance de tout au bailleur.

3°. De ne pouvoir céder son droit au présent bail ni sous-louer en tout ou en partie sans le consentement exprès et par écrit du bailleur, à peine de résiliation, si bon semble à celui ci et de tous dommages-intérêts.

4°. Enfin de payer les frais des présentes.

Ce bail est fait moyennant 3000 f de fermage annuel que Mr. Georges s'oblige de payer à Mr. Delut, en sa demeure à St. Germain, en un seul paiement le 11 9bre 1834, pour continuer ainsi d'année en année.

Fait double à St. Germain, le .....

(Le droit d'enregistrement est de 22 c pour 100 f sur le loyer annuel de toutes les années, sauf à payer 1 f en sus, à cause de l'obligation imposée au fermier de payer l'impôt foncier)

Bail de Maison.

59e Leçon.

Les Soussignés :

Mons. Henry Gaussin, propriétaire, demeurant à Paris rue Dauphine, 5. d'une part.

Et Mr. Georges Pierre Lefèvre, épicier, demt. aussi à Paris même rue, nº 8. d'autre part.

Ont fait le bail suivant :

Mr. Gaussin donne à loyer pour trois, six ou neuf années, au choix du preneur, mais à la charge par lui de faire cesser sa jouissance à l'expiration des 3 ou 6 premières années,

Jusqu'au mois de Juillet prochain inclusivement avant la fin de la première année de la seconde période, lequel bail commencera le 1er Avril 1835, à Mr. Lefèvre qui accepte,

La totalité d'une maison sise à Paris, rue de la vieille Draperie n° 15. (la désignation

Le présent bail est fait moyennant un loyer annuel de 800f. que Mr. Lefèvre s'oblige de payer à M. Grossetin, ou à sa demeure à Paris, aux quatre termes ordinaires de l'année, à compter du 1er avril 1835, en sorte que le premier paiement écherra et devra être fait le 1er Juillet suivant, pour la suite continuer jusqu'à l'expiration du présent bail.

Le bail est fait en outre aux conditions suivantes, que le preneur s'oblige d'exécuter et accomplir sous peine de tous dommages intérêts à raison de l'inexécution de l'une d'icelles,

1°. De prendre ladite maison dans l'état où elle se trouve et sera rendue en fin du présent bail, conformément à l'état des lieux qui sera fait double entre les parties, aux frais du preneur dans les trois mois de l'entrée en jouissance de Mr. Lefèvre ;

2°. De garnir ladite maison pendant toute la durée du présent bail de meubles, meubles meublans et effets mobiliers en suffisante quantité pour répondre en tout temps du loyer ;

3°. De satisfaire à toutes les charges de ville et de police dont les locataires sont ordinairement tenus ;

4°. De payer l'impôt des portes et fenêtres ;

5°. De souffrir les grosses réparations que le bailleur jugera à propos de faire à ladite maison, rue de la vieille draperie, et ce quelles que soient leur durée et sans pouvoir prétendre à aucune indemnité ;

6°. De ne pouvoir céder son droit au présent bail dans le consentement exprès et par écrit du bailleur.

Pour sûreté, le bailleur s'oblige à tenir le preneur clos et couvert suivant l'usage.

M. Lefèvre a présentement payé à M. Grossetin, qui le reconnait, la somme de 400 francs pour trois mois d'avance du loyer de ladite maison, rue de la vieille draperie, laquelle somme sera imputable sur les trois derniers mois de sa jouissance, de sorte que l'ordre à donner pour les paiements ne sera nullement interverti.

les droits et doubles droits d'enregistrement auxquels les présentes pourront donner lieu, sont supportés par celle des parties qui en fera l'enregistrement nécessaire.

Fait double à Paris, le 1er mars 1835.

(Le droit d'enregistrement est le même que sur le bail de terres.)

Billet à Ordre.

60e Leçon.

Paris, le 1er Août 1834. B. P. fr. 321. 10c.

Au premier Novembre prochain je paierai à Mons. Perrier ou à son ordre, la somme de trois cent vingt-un francs, dix centimes, valeur reçue en marchandises et pour solde de tous comptes entre nous.

B. Martin,
Rue Quincampoix N° 87.

Traite ou Mandat.

Paris, le 5 Janvier 1835. B. P. 600 fr. 00c

A trente jours de date, veuillez payer à mon ordre la somme de six cents francs, que passerez suivant l'avis de votre dévoué

Herpin,
Rue St. Honoré N° 204.

A Monsieur Fornetet,
à Marseille (Bouches du Rhône)

Notions Industrielles.

Ballons Aérostatiques.

61e Leçon.

C'est à Montgolfier d'Annonay que l'on doit l'invention des Ballons à l'aide desquels on peut s'élever dans les airs. Dès la première Balloon en toutes de laine on de la paille à combustion intérieure et l'air intérieur

étant ainsi rendu plus léger par sa dilatation fendrait le Ballon pour le laisser retomber ensuite par l'effet du refroidissement. Le physicien Charles eut l'idée de gonfler le ballon au moyen du gaz hydrogène qui est 14 fois plus léger que l'air atmosphérique à effet on met le tuyau de fer blanc contenant avec de l'eau et de l'acide sulfurique qui n'a pas encore été décomposé, son oxigène se combine au fer, et celui-ci à l'acide; l'hydrogène mis en liberté, se dégage à travers un tube qui s'ouvre dans l'intérieur du Ballon.

Le Ballon est formé de taffetas rendu imperméable à l'aide d'une dissolution de gomme élastique dans l'huile de térébentine ou bien plus souvent avec de l'huile de lin, de cette manière le gaz hydrogène ne peut point s'échapper à travers les mailles du tissu. On jette sur le Ballon un filet dont les bouts descendent beaucoup plus bas que l'orifice inférieur du Ballon et qui servent à suspendre la petite nacelle d'osier, destinée à porter l'Aéronaute, mais que l'on donne aussi quelquefois ainsi dans les airs.

L'Aéronaute porte avec lui du lest, c'est-à-dire du sable qu'il jette quand il veut rendre la charge plus légère et faire remonter le ballon encore plus haut.

Lorsqu'il veut descendre, il ouvre la soupape du ballon au moyen d'une corde; cette soupape étant à la partie supérieure du Ballon, laisse fuir le gaz hydrogène. On peut aussi abandonner le Ballon à lui-même en descendant en Parachute, appareil qui s'ouvre comme une parapluie et arrête la chûte de la nacelle quand celle-ci est détachée du Ballon.

Parmi les voyages de ce genre, on a compté beaucoup qui ont été funestes à leurs auteurs. Pilâtre de Rosier et Romain

ayant voulu s'élever à l'aide de deux ballons dont l'un était gonflé par l'hydrogène et l'autre par un feu de paille, leur appareil s'embrasa dans les airs et l'on vit tomber les malheureux dans ces deux infortunés.

Le Major Money s'éleva aussi dans un aérostat de son invention qui se brisa et tomba dans la mer d'Allemagne. Le malheureux voyageur resta cinq heures en danger de périr, s'accrochant aux débris de son appareil jusqu'à ce qu'enfin il fut recueilli par un Navire.

L'aéronaute Anglais Sadler s'était élevé à Bristol, puis à Dublin, tomba en deux fois à la mer assez loin de terre. La seconde fois il vint le poser avec rapidité sur le rivage, et n'ayant pu sauver ses provisions de bouche, mais il fut secouru à temps.

En 1819, Mme. Blanchard fit à Paris une ascension nocturne, la nacelle était parée et garnie d'une brillante illumination. Elle même faisait partie des fusées; l'une de celles-ci, mal dirigée, passa dans toute le Ballon et enflamma l'hydrogène. La malheureuse aéronaute tomba du haut des airs à la vue d'une foule de spectateurs terrifiés par cet affreux événement et aux oreilles desquels parvenait le cri désespéré qu'elle poussait dans sa chute. Un retentissement sourd annonça bientôt qu'elle avait enfoncé

Fer. Fonte, Acier.

62e. Leçon.

Extrêmement le fer, tel qu'il se trouve dans les mines du globe est à l'état d'oxide c'est à dire qu'il est brûlé en combiné avec de l'oxygène ou comme

leurs scories pour les débarrasser des matières terreuses avec lesquelles il se trouve mélangé. On le jette ensuite dans un haut fourneau avec quelques morceaux de pierre à chaux. Le charbon en brûlant s'empare de l'oxigène du fer et se dégage sous forme de gaz ; mais il arrive qu'une certaine portion de charbon se combine avec le fer et forme la fonte de fer. Quant à la chaux, elle provoque la fusion des matières terreuses lesquelles, étant plus légères que la fonte de fer peuvent s'écouler par le haut sous forme de laitier. Alors on fait sortir la fonte elle-même qui l'on reçoit dans des moules pour en composer toutes sortes d'instruments et de machines. Si l'on veut la changer en fer pur, on la coule en une longue barre triangulaire nommée Gueuse. Puis on la fait fondre de nouveau et on la projette par pelle dans une fosse de forge alimentée par du charbon. Au moment où la fonte se ramollit, on dirige contre elle le vent du soufflet et on y mêle de la Battitures qui est du fer brûlé en paillettes qui aident à forger les barres de fer. Par cette double action le charbon de la fonte se combine avec l'oxigène et il ne reste plus que du fer sensiblement pur, qui bientôt soumis à l'aide d'énormes martinets prend forme en barre.

Le fer le plus pur contient toujours un peu de charbon et des matières terreuses, quelquefois même du soufre qui le rend très cassant. Les chimistes seuls sont en état de le débarrasser de toute substance étrangère ; alors le fer est pour ainsi dire infusible, moins dur et plus blanc.

La fonte contient une forte proportion de charbon, elle est dure et difficile à travailler, mais en revanche elle fond très aisément. Si l'on réduit ce charbon à quelques millièmes, on obtient une autre plus dure que l'on nomme Acier. L'acier est dit naturel, quand on le fond immédiatement en mêlant une proportion convenable de charbon avec la racine de fer. L'acier cémenté est celui qu'on reproduit avec du fer forgé que l'on chauffe en barres peu épaisses dans des caisses de tôle, avec un mélange de poudre de charbon, de suie, de cendres et de sel marin.

L'acier fondu s'obtient en fondant de l'acier ordinaire dans un creuset avec le manganèse, puis le coulant en lingots. On fait aussi des aciers en alliant au fer d'autres métaux, tels que le manganèse, le chrôme &c.

Aiguilles, Epingles.

63e Leçon.

Pour faire les aiguilles à coudre, on coupe un fil d'acier en petits morceaux d'une toise de long que les aiguilleurs passent ou les font passer à la filière pour les aiguiser par les deux bouts. Une machine inventée à la Chapelle pour faire cinquante deux aiguilles à la fois, et un coup de marteau les applatit au milieu pour qu'elles ne roulent pas. Les aiguilles ainsi préparées sont chauffées au rouge cerise dans des boîtes fermées, et jetées dans l'eau pour être ensuite polies sur le frottoir avec de l'émery et autres poudres sur une pierre à aiguiser. Le petit instrument avec quelques paires de plus de cinquante ouvriers, tout chacun est chargé d'une partie de la fabrication; c'est cette division du travail qui les fait avoir à si vil prix et permet de vendre les aiguilles à aussi bas prix.

Les Epingles sont en fil de laiton, elles se fabriquent comme les aiguilles excepté la tête que l'on fait en tortillant un fil plus fin dont on coupe des tronçons, les pointes se font chauffées et jetées dans l'eau pour les ramollir, on les ajuste en bout de l'Epingle à coups de marteau, et la suite d'un coup de marteau. On nettoie les Epingles dans une dissolution bouillante de crême de tartre, puis dans l'eau pure, après quoi on les remet dans l'eau crême de tartre bouillante, mais sur un plat d'étain. Le métal se dissout dans la liqueur, puis se dépose sur les épingles en couche blanche. Une Epingle passe par les mains de quatorze ouvriers, qui peuvent en faire cent mille par jour.

Allumettes, Amadou, Briquets.

64e Leçon.

On fait les allumettes avec des morceaux de peuplier, de saule, de bouleau, bien secs et bien droits. Ces morceaux sont coupés de 8 à 10 pouces de longueur, on les met en paquets et on les trempe dans [illegible]

L'amadou est la partie la plus menue d'un champignon qui croît dans les vieilles forêts. On coupe cette matière par tranches que l'on bat au marteau pour la rendre plus souple, alors on la fait bouillir dans une forte lessive de salpêtre, ce qui produit l'amadou rouge-pâle. Pour l'obtenir noire et plus inflammable on la fait rouler dans de la poudre à canon.

En frappant un briquet d'acier contre le bord d'une pierre à fusil, le frottement détache une parcelle d'acier qui produit assez de chaleur pour enflammer cette parcelle au moyen de l'oxigène de l'air. Telle est l'origine du feu donné par le genre de briquets.

Les Briquets phosphoriques s'obtiennent en trempant un petit cylindre de phosphore dans un tube de verre fermé à l'un de ses bouts et rempli d'eau pour empêcher que le phosphore ne prenne feu de l'air.

En passant une allumette sur du phosphore préalablement desséché on en détache une portion qui s'enflamme quand l'allumette est frottée contre un bouchon de liège. Pour faire ces deux opérations d'un seul coup, on fond le phosphore avec du sable fin, et il suffit de frotter l'allumette contre ce mélange pour avoir du feu.

Les Allumettes oxigénées ont un bout soufré qu'on emporte à l'aide d'une eau gommée avec un mélange de soufre et de chlorate de potasse. En mettant l'allumette ainsi préparée, avec de l'amiante imprégnée d'acide sulfurique au fond d'une petite bouteille, il se produit entre l'acide et le chlorate de potasse une réaction si vive que la chaleur dégagée suffit pour enflammer le soufre. Il faut avoir soin de conserver l'acide concentré en tenant la bouteille bien fermée, afin qu'il empêche l'acide d'absorber l'humidité de l'air.

Tabacs, Pipes.

65e. Leçon.

Les anciens ne connaissaient pas le tabac: c'est une plante originaire d'Amérique et dont les Européens font usage depuis moins de trois siècles. Elle est annuelle, on la sème au commencement du printemps, puis on la transplante dans un sol préparé

on coupe le sommet pour s'opposer à la floraison, ne laissant qu'une dixaine de feuilles à la tige. On l'arrache lorsqu'elle est mûre et on la fait sécher. Ensuite on met ces tiges en monceaux pendant une ou deux semaines pour leur faire subir une espèce de fermentation. C'est alors qu'on détache les feuilles pour en faire des balles, les réunir en carottes, les réduire en poudre, les tourner en cigarres et enfin les couper en lamines. Il s'en vend en France pour environ soixante dix millions de francs par année.

Les pipes communes sont faites d'argile d'avoine fortement grossière mêlée avec une pipe non évidée, qui la sert entre les deux moitiés d'un moule. Dans cette pipe on introduit un fourneau assez long et percé de trous, avec une grosse aiguille pour cet objet qui traverse le moule, à sécher et cuire la pipe.

Poudre à Canon.

La poudre à canon est un mélange de salpêtre, de soufre et de charbon. Les proportions entre eux sont quarante de salpêtre, dix de soufre et dix de charbon.

Le charbon se fait en deux sortes, avec du jeune bois de saule, de tilleul, de peuplier, avec du chanvre et de l'autre bois ligneux. On les pulvérise en les pilonnant avec des pilons de cuivre, dans des tambours qui tournent avec eux. La poudre de charbon ainsi produite est tellement fine qu'elle coule comme un liquide et peut s'enflammer d'elle même au contact de l'air; pour prévenir un pareil accident, on mêle cette poussière avec les soufre pulvérisé, en humectant le mélange, auquel on ajoute pareillement le salpêtre également pulvérisé.

Enfin on a bien soin de bien sécher la poudre en grains; lorsqu'elle est assez séchée, on la soumet au grenage qui est de faire traverser à travers un crible de fer assez gros une matière composée de deux cylindres, tournant dans des cribles qui sont en mouvement de passage d'un crible à l'autre. Les grains séparés de la poussière sont remis dans un cylindre à bluter et polissent en se frottant mutuellement.

Verres et Etamage.

66e Leçon.

Les anciens connaissaient le verre, mais ils ne savaient pas le travailler comme les modernes. Il se fait avec du sable broyé et fondu, de la soude, matière quelconque fondante, un creuset, de l'oxigène de fer rouge ou plomb ou minium, on obtient un verre plus net, plus pur et plus facile à travailler, qui est connu sous le nom de Cristal.

Pour faire le verre à vitres, l'ouvrier prend de la matière fondue dans un tube de fer, et souffle comme de la même manière que l'on fait pour souffler les bulles de savon; puis ensuite sur une planche il fait tourner ce tube avec rapidité, ce qui allonge la boule de verre qui en enveloppe et lui donne la figure d'un cylindre.

[illegible] [illegible] [illegible] [

Dorure. Argenture.

67e Leçon.

Dorure.

68e Leçon.

bleue. On fait fondre cette matière dans une autre chaudière avec une petite quantité d'huile de graines de lin ou de noix, on la verse dans de grandes auges de bois ou de pierre pour y être divisée en petites masses ou en morceaux pour mieux se laver. Lorsque le savon, il suffit d'ajouter à la pâte toute préparée, un peu de sulfate de fer ou de cuivre vert.

Les savons de toilette se font de la même manière en employant de huile qui est un peu d'huile qui leur donne une odeur aromatique avec des essences, en mêlant à cette fabrication un plus de soude ou de potasse ou moins de la soude, au lieu d'y mettre de la terre, que des savons mous.

Chlore et Chlorures.

69e Leçon.

Le Chlore est une substance gazeuse quand elle est libre, sa couleur est jaune verdâtre et son odeur suffocante; son activité pour l'hydrogène est telle qu'il l'enlève à tous les corps organisés, soit animaux, en les désorganisant. On met cette propriété à profit pour détruire les mauvaises odeurs et pour blanchir les tissus.

Le chlorure de sodium est un des éléments qui constituent le sel marin; pour l'en extraire, on verse de l'acide sulfurique étendu d'eau sur un mélange de sel marin et de bioxide de manganèse que l'on chauffe légèrement, et aussitôt les vapeurs de chlore s'en dégagent. L'acide muriatique contenant aussi du chlore, il suffit de chauffer cet acide avec du manganèse pour en extraire le chlore. Cette vapeur se dissout dans l'eau, surtout si elle contient de la potasse, auquel cas il se forme de l'hydrochlorite. La même vapeur est également absorbée par la chaux vive, ce qui forme le chlorure de chaux. On emploie le chlorure de chaux liquide pour désinfecter les cadavres et en général toutes les matières atteintes de putréfaction. Dans le blanchiment des tissus, on se sert de l'eau chargée de chlore pour désinfecter l'air, on peut employer également ce liquide et le chlore gazeux; mais si l'on veut détruire la vermine et en particulier les punaises, il est nécessaire de produire du chlore gazeux dans les appartements qu'elles renferment, en tenant les portes closes pendant une journée. Il serait bon que toute personne qui tient ménage sut produire une substance si utile et possédât le petit appareil nécessaire pour la produire au besoin. Cet appareil consiste en un simple matras de verre ou boule tubulée munie par un bouchon auquel on peut adapter à l'aide d'un bouchon traversé un tube recourbé qui conduise la vapeur de chlore dans de l'eau.

Papier, Carton, Papiers peints.

70e Leçon.

Le papier se fait avec de vieux chiffons de toile. Il faut les trier, les laver, les dégraisser par une lessive, les déchirer et même les réduire en pulpe, à l'aide de machines portant des lames d'acier qui agissent comme des ciseaux. Cette pâte sera blanchie, si on a préalablement exposé les chiffons sous des claies à l'action du chlore en vapeur, ou bien après avoir mêlé à cette pâte un liquide renfermant du chlore ou de la chaux pour les savonneux ingrédients

Cette pâte est mise en suite dans une cuve en bois et continuellement délayée dans la chaudière à la vapeur, on y ajoute un peu d'huile, d'alun en poudre et de bleu. Pour former une feuille de papier, l'ouvrier tient à la main un chassis armé de fils de laiton parallèles lesquels sont soutenus par de petites traverses en bois. Quand il s'agit de faire du papier vélin, le chassis est formé par une toile serrée en fils de laiton : l'ouvrier fait arriver sur son chassis de la matière très claire en quantité convenable, et par un tour de main la distribue avec égalité, un second ouvrier fait égoutter le chassis qu'il renverse ensuite sur un feutre de laine contre lequel la feuille de papier se colle, les alternatives de feutres et de feuilles de papier forment un tout auquel on donne le nom de pile, laquelle on soumet à la presse pour faire écouler l'eau du papier. Les feutres sont ensuite enlevés et les feuilles de papier seules serrées de nouveau à la presse, on les détache plusieurs ensemble, et on les fait sécher au grenier. C'est alors qu'elles sont mises séparées les unes des autres, triées, épluchées, assemblées en mains de 25 feuilles et enfin mises de la main.

Le papier qui doit servir à l'impression de la gravure n'est pas collé, mais celui qui est destiné à l'écriture doit être collé, soit en feuilles, soit en rames. On met environ un peu d'alun et de gélatine animale dans un mélange de fécules et de suif, on y ajoute légèrement peu d'alun; dans ce cas, le papier encore humide doit être passé sur un cylindre chauffé intérieurement à la vapeur d'un bouilleur.

Maintenant on fait du papier d'une longueur quelconque, on envoie d'une toile sans fin passée sur deux rouleaux qui reçoit la matière pulpeuse des chiffons pour la faire passer ensuite entre deux cylindres garnis de feutre ou de flanelle sans fin. Enfin l'étoffe passe par le découpoir en feuilles. Ce mécanisme se modifie quand on colle la pâte elle-même.

Le meilleur papier se fait avec des chiffons de chanvre et de lin; celui de coton donne un papier moins net et sans corps, mais on y mêle de 2 à 3 dixièmes de chanvre ou de lin, le papier devient blanc et propre aux gravures. On obtient aussi du papier avec de la paille et d'autres végétaux.

Le carton se fait avec des rognures de papier que l'on remet en pâte; on y ajoute parfois du coton, de la farine et même de l'argile; mais c'est pour obtenir les gros cartons.

Un rouleau de papier de tenture se compose de 24 feuilles collées bout à bout. Le fond de papier est une couche de détrempe, matière colorante délayée dans la colle forte très claire et qui s'étend à chaud avec une brosse. C'est sur cette couche que l'on imprime les différentes couleurs des dessins qu'il s'agit de représenter. Des tiges sont des moules en bois sculpté dont les parties saillantes sont trempées dans la couleur étendue sur un drap, puis imprimées sur le papier. Il faut autant de moules qu'il y a de couleurs différentes dans le dessin et ces moules ont des points de repère qui permettent à l'applique chaque couleur en son lieu. Les couleurs sont ordinairement des laques ou matières colorantes combinées avec l'alumine de l'alun.

Pour les velours on applique une couche de ciment broyé à l'huile de lin, dans les endroits du papier que l'on veut ainsi garnir d'une poussière de laine teinte, on renferme dans un cylindre à fond de cuir, on y place le papier, on frappe sur ce fond pour élever la poussière qui vient se coller sur la mordant. Le procédé se renouvelle pour chaque teinte de velouté.

Peinture des Appartements. Cirage.

71e. Leçon.

La détrempe est une matière colorante qui on délaie dans la colle forte très claire qu'on étend à chaud avec une brosse dans les carreaux d'appartement, la matière colorante est de l'ocre ou jaune. On pourrait aussi se servir de terre ombre colorée par exemple quelquefois suivant l'effet qu'on veut. Il est bon d'appliquer dans ce cas de la détrempe aux carreaux dès qu'ils sont secs une couche d'huile siccative de lin, puis d'un encaustique. La dissolution de cire dans l'essence de térébenthine s'étend aussi avec une brosse rude.

Les mêmes opérations se font pour les parquets, soubassements, l'ocre est remplacé par le jaune de graine d'avignon, le Carthame, le Curcuma, &c.

On cire les chaussures avec une liqueur composée ainsi qu'il suit. On fait fondre 125 grammes de cire dans 1 litre d'essence de térébenthine, on y mêle 25 grammes d'acide muriatique et 250 grammes de miel. Dans un autre vase on délaie 250 grammes de noir d'ivoire dans de l'eau et on enfin une bouillie épaisse. On mêle peu à peu ces deux liqueurs, en agitant pour faciliter le développement du gaz. On fait fondre 20 grammes de gomme dans 50 à 100 grammes d'eau et on y mêle le mélange précédent en ajoutant 150 grammes de vinaigre, 20 d'huile et battant le tout ensemble. On ajoute de l'eau pour compléter 1 kilog de liqueur enfin on aromatise avec un peu d'essence de romarin.

Encres, Crayons.

72e. Leçon.

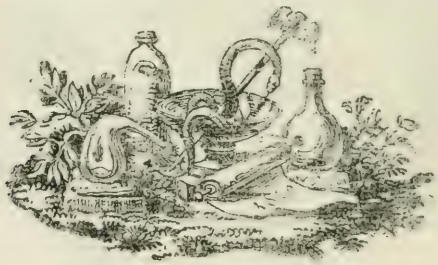
Pour faire l'encre noire ordinaire, prenez 4 parties en poids de noix de galle, une de bois de campêche, deux en demie de sulfate de fer, deux de gomme arabique. Broyez le tout ensemble dans un mortier et jetez dans 64 à 70 parties d'eau, faites bouillir et tirez à clair.

On imite l'encre de chine en broyant du bon noir de fumée avec de la belle colle forte, broyez bouillir dans l'eau. On y mêle un peu de camphre ou de musc et l'on fait prendre cette pâte dans de petites coquilles qu'on fait sécher sur la cendre.

L'encre d'imprimerie résulte du noir de fumée que l'on broie avec de l'huile épaissie par la cuisson.

Les crayons ordinaires se font avec une substance que l'on trouve dans la nature et qui est une combinaison de charbon avec 5 centièmes de fer. On la nomme Plombagine, à cause de sa couleur grise bleuâtre, mais ce nom est impropre. On la scie en petits filets carrés que l'on colle dans l'intérieur d'un cylindre de bois de cèdre. On imite la Plombagine en combinant directement le fer avec du charbon.

Les crayons rouges à faire noirs, sont faits avec du noir de fumée et de l'argile fine des crayons rouges ordinaires que de l'ocre qui est de l'argile très chargée d'oxide de fer. Pour faire des crayons blancs, on débarrasse la craie de sa saleté par le lavage puis on la pétrit comme on fait le plâtre à l'eau en quel l'on craye par morceaux.



Lithographie.

73e Leçon.

La lithographie est moins chère et plus expéditive que la gravure, et lorsque l'écrivain est tel qu'il n'est plus permis d'ignorer les procédés de cet art curieux, à l'aide d'une encre ou d'un crayon composés essentiellement de graisse et de noir de fumée, on dessine sur une pierre calcaire d'un grain très fin et bien plane. Le dessin étant terminé, vient le délicat de l'opération nécessaire pour opérer l'impression. On lave alors le dessin avec de l'essence de térébenthine et on la fait disparaître entièrement. Les traces formées par le corps gras du crayon se maintiennent sur la pierre. On passe ensuite dessus un rouleau chargé d'encre d'impression; tous les traits du dessin reparaissent plus purs qu'auparavant. Il faut pendant cet encrage avoir soin de laisser toujours la pierre humide, parce que cette humidité empêche l'encre d'impression d'adhérer à la pierre et qu'elle s'attache seulement sur les traits graisseux du dessin. Le dessin étant bien encré, on applique dessus une feuille de papier blanc humecté que l'on soumet à la presse d'imprimerie. On fait passer le tout sous la pierre, on enlève avec le rouleau, et on met une nouvelle feuille de papier, on obtient une nouvelle épreuve et ainsi de suite.

Fécule, Pain de pomme de terre.

74e Leçon.

La fécule est une poudre blanche que contiennent beaucoup de végétaux, tels que le blé et autres céréales, la pomme de terre &c. Cette poudre consiste en petits globules qui renferment de la gomme dans leur intérieur. En broyant la fécule dans l'eau, ces grains crèvent et la gomme se dissout, on peut alors les passer entre les doigts, cette masse ressemble alors à de la mie de pain.

La fécule est extraite du blé de nommé Amidon; la farine de blé contient un autre principe élastique qui donne à la pâte son bon levain et facilite la séparation de la farine d'avec l'eau, le gluten se décompose, on dit alors que l'amidon qui se dépose au fond du vase est redemandé pour être lavé et séché.

Pour extraire la fécule de la pomme de terre, on réduit cette dernière à l'état de pulpe, soit en la pilant, soit par la macération, on agite la pulpe dans l'eau, les grains de fécule restent en suspension, ce qui permet de les séparer du gros résidu par décantation. On peut aussi agiter la pulpe sur un tamis, et bien s'imprégner que les grains de fécule à travers les mailles du tissu.

On fraude souvent la farine de blé en y mêlant de la fécule de pomme de terre; ceux qui préfèrent du pain aux pommes peuvent aisément s'en apercevoir; car les grains de

seule y paraissent beaucoup plus gras que les graines de tomidor.

Plusieurs personnes ont essayé de faire du pain avec la pomme de terre seule. En pétrissant la pulpe de pomme de terre débarrassée seulement de l'écorce ou pelure, y mettant du sucre, de la mélasse et un peu d'huile, substances qui se trouvent dans la farine de blé, on obtient une pâte susceptible de fermenter, de lever, et qui, par la cuisson, donne une apparence de pain. Mais il lui reste un goût âcre qu'il a été jusqu'à présent impossible de faire disparaître. Quoique il en soit pour le moment, on réussira par la suite à enlever ce goût de la pomme de terre, et à transformer ce fruit en un pain qui coûtera trois ou quatre fois moins que le pain de blé; ce sera, en un mot une nouvelle manière d'accommoder les pommes de terre.

Sucre.

75e. Leçon.

Jadis le sucre s'extrayait uniquement d'une espèce de graminées originaires de l'Inde, et qui a été nommée pour cette raison Canne à Sucre. Cette plante a été portée en Amérique et sa culture y a été confiée aux Nègres réduits en esclavage, que les colons se procurent par l'odieux trafic désigné sous le nom de la Traite des noirs. Lorsque les cannes à sucre sont récoltées, on les écrase entre des cylindres d'une moulin construit dans ce but: On recueille le jus qui en découle et on le porte dans une chaudière pour le cuire. Quand la liqueur est assez concentrée, on la filtre à travers une étoffe de laine, on l'évapore de nouveau puis on verse la liqueur dans des masses où elle se cristallise, sauf une portion que l'on fait écouler par le bas et qui reste de la mélasse. Le sucre ainsi cristallisé se nomme Cassonade ou Moscouade; il est jaune brun.

Le raffinage du sucre se fait en Europe: On le dissout dans l'eau à laquelle on ajoute un peu de chaux vive, puis du sang de bœuf, qui le clarifie et qui produit une écume, que l'on enlève. La clarification se fait aussi par le moyen du charbon animal, provenant de la combustion des os. On filtre à travers une étoffe de laine, puis on concentre le sirop par l'ébullition, et on le met dans des formes ou âmes de terre, la pointe en bas et ouvertes, pour l'écoulement de la mélasse, le sucre se cristallise dans la forme, et pour le rendre plus compact, on verse de temps à autre de nouvelles portions de liqueur sucrée, mais la mélasse ne peut être tout à fait chassée qu'avec un peu d'eau provenant d'une argile humectée dont on recouvre le pain de sucre

La Betterave produit un sucre en tout pareil à celui de la canne. Pour l'en extraire, il faut déchirer le tissu de cette plante avec une râpe, presser cette pulpe, cuire le jus avec de l'eau de chaux, le filtrer, le concentrer, le clarifier par le charbon animal, filtrer de nouveau et faire cristalliser. On obtient ainsi un sucre dont le poids est le vingtième de celui de la betterave. Il existe maintenant en France sept cents fabriques de sucre indigène qui produisent environ 8 millions de kilog. de sucre brut, c'est-à-dire le 5.e de la consommation. Il y a pas de doute que l'on finira par le payer du sucre des colonies.

Des perfectionnements récents ont été apportés à l'art de raffiner le sucre, comme la cuisson, le clairçage et enfin l'emploi d'une bonne pratique à l'état de cristallisation on y a remédié en amenant de l'air chaud par le fond des chaudières, ce qui empêche avec un thermomètre et en faisant quelque sorte bouillir la liqueur dans la chaudière beaucoup.

Cafés, Thés, Chocolats.

76.e Leçon.

Le caféier est un arbrisseau originaire d'Arabie qui s'élève à 5 mètres de haut. Il donne des espèces de feuilles qui noircissent en mûrissant et sont formés de deux noyaux accolés; ce sont les grains de café. Pour faire usage, on les torréfie à feu nu dans un vase de tôle jusqu'à ce que leur couleur devienne brune jaunâtre. Il faut les moudre dans un moulin à bras et faire infuser cette poudre dans de l'eau bouillante. La liqueur prend un mauvais goût lorsqu'on expose le marc de café à l'action directe du feu. Il vaut mieux verser l'eau bouillante sur le café au lieu de faire bouillir celui-ci par la vapeur.

Le Thé vient de la Chine ou du Japon. C'est la feuille d'un arbrisseau qui atteint 4 à 6 mètres de hauteur. La récolte des feuilles se fait deux fois par an. On les sèche sur un métal chaud et l'on roule ensuite à la main sur des nattes. Cette opération se fait plusieurs fois et a pour but d'en faire un sucre. Ensuite on aromatise le thé avec des feuilles odoriférantes. Enfin on l'enferme dans des boîtes pour le conserver.

Le Cacao est la graine d'un arbre d'Amérique, c'est une espèce de fève ou d'amande qu'il faut torréfier, broyer très fin, d'abord à sec, puis avec de l'eau. Son excès rend cet aliment lourd et indigeste.

Bière, Cidre.

77.e Leçon.

La Bière remplace le vin dans tous les pays où on ne peut en avoir. On la fait avec plusieurs espèces de céréales, surtout avec l'orge: la graine d'orge ayant été macérée deux ou trois jours dans l'eau, ou la répand sur un plancher bien sec pour empêcher que l'eau ne moisisse, figurement afin de répartir uniformément la chaleur engendrée par la germination, qui fait pousser les germes et donne à

de graine ou gant grisé. Cela porté en salle sur des claies dans une étuve pour achever la dessiccation. Desséché on mouture la farine d'orge grand alors le nom de Malt ou Drêche.

Le Malt est mis dans une tonne que l'on remplit peu à peu d'eau bouillante, en ayant soin de brasser sans cesse le mélange avec des rames ; c'est de là que vient le mot Brasser et l'opération du brassage dure plusieurs jours. On verse ensuite la liqueur dans une chaudière bouchée pour la faire bouillir avec une plante nommée houblon qui communique à la bière une acreté. La liqueur est soutirée dans un récipient où elle s'épure et dans des cuves elle se refroidit. Lorsqu'elle n'est plus que tiède, on la met fermenter dans une grande cuve couverte avec de la levure de bière qui est l'écume produite dans la précédente fermentation. Quand l'opération est bien entamée, on met la bière dans des tonnes dont l'orifice reste ouvert et l'on enlève l'écume ou levure qui s'y forme. Le tout étant reposé, on la tire à clair, on la colle avec une dissolution de colle de Flandres et l'on met en bouteilles.

Le cidre est une espèce de vin fait avec des pommes. On les réunit en tas dans un lieu sec et on les met au pressoir en septembre ou octobre après avoir été écrasées sous une meule. Le jus qui en découle passé dans un tamis, est reçu dans une cuve où il fermente pendant quinze jours, après quoi il est mis dans de petits tonneaux pour passer ensuite en bouteilles. Le Poiré est une liqueur analogue faite avec des poires.

Ciments.

78e. Leçon.

La chaux vive est de la pierre calcaire dont on a chassé l'acide carbonique par la cuisson. Cette cuisson se fait au biscuit ou bois vert dans l'intérieur de fours construits au plein air avec cette pierre. Il est bon, quand on le peut, de mêler le bois à la chaux. Dès que celle-ci est réduite en bouillie par l'addition de l'eau, la chaleur dégagée est plus intense. La combinaison de la chaux avec la silice qui constitue le Mortier.

Il existe dans la nature des pierres calcaires imprégnées d'argile, et qui par la cuisson donnent une chaux hydraulique qui durcit dans l'eau, pourvu que l'on ajoute un peu de sable ou de brique pilée. Le Ciment Romain s'obtient mieux que la meilleure chaux grasse avec le sable et plus encore avec la brique mieux pilée et tamisée, surtout si l'on a jeté sur la chaux de l'eau bouillante, fait le mélange de sable ou de brique promptement, et travaillé avec le mortier encore chaud.

Le Gypse pur calciné, puis broyé et gâché avec de l'eau, sert à reconnoître les ouvertures dans l'intérieur des maisons. Il tient mieux s'il est mêlé avec une petite quantité de chaux vive. Le stuc, le plâtre de Paris, si renommé, est un mélange intime de gypse pur et de colle forte, il est facile d'imiter ce mélange. Dans tous les cas il faut donner au gypse pur en mêlant à toute l'eau qui lui est nécessaire pour le broyer, et même un léger excès, car autrement une portion de gypse resterait à l'état pulvérulent, absorberait de l'air ou tomberait en écailles.

Le Stuc, par lequel on imite les marbres, s'obtient en mêlant le gypse avec certaines poudres colorées, et gâchant avec une dissolution de colle forte.

Puits Forés.

79e Leçon.

Il arrive parfois qu'en perçant la terre d'une fontaine jaillissante, on atteigne une source d'eau qui remonte jusqu'à la surface du sol ou même s'élève quelques décimètres au dessus, c'est ce qu'on appelle un puits artésien. Du nom de l'Artois, province de France où on procéda d'abord à de tels travaux.

Le percement des couches de terrain se fait à l'aide de tarières qui se fixent au bout d'une série de barres de fer successivement vissées les unes aux autres et que l'on fait jouer à l'aide d'un fort mécanisme. On retire de temps en temps avec une cuvette les matières détachées par le jeu de la tarière; le moyen est long et dispendieux.

Les Chinois ont aussi des puits forés, mais leur méthode est beaucoup plus simple que celle des Européens: Un cylindre de fer est armé à sa surface hérissée de pointes. Ce cylindre ou marteau est pendu par une corde, qui le fait jouer dans le trou, la corde étant attachée par le haut à l'extrémité d'un levier, sur le long bras duquel un homme saute toute la journée, ou bien quand il a rien de plus pressant à faire; car il faut que les couches qu'il traverse soient épaisses, car si elles étaient formées de sables ou d'autres matières fragmentaires, le terrain s'ébranlerait inégalement et le trou serait forcé d'avoir une marche oblique, ce qui ne permettrait pas d'aller plus avant.

C'est ainsi qu'un Chinois fait ses puits de plusieurs centaines de mètres de profondeur. Dans les contrées humides, ces puits laissent dégager des vapeurs inflammables, du gaz hydrogène carboné pareil à celui de l'éclairage, qui arrive à gaz sous les chaudières d'eau salée, il brûle et fait évaporer le liquide. La méthode chinoise pour le forage des puits, ne peut manquer d'être adoptée en Europe, et déjà elle a conduit quelques ingénieurs à des résultats très satisfaisants.

Machines à Vapeur.

80e Leçon.

On sait que l'air atmosphérique pèse autant qu'une colonne de 10 mètres de hauteur de même section. Si après avoir bouché un vase plein d'air, on le mettait dans le vide, le bouchon serait repoussé du dedans au dehors par une force égale au poids d'une colonne de 10 mèt. de haut qui aurait pour base la surface du vase. Mettons à la place de la vapeur d'eau bouillante, elle soutiendra toute la colonne d'air qui repose par dessus, mais si on la vient à refroidir, elle perdra par cette seule opération, et de la même manière qu'un ballon, il se produira un vide, la vapeur produite aura une force équivalente à plusieurs

C'est sur le principe de la production et de la liquéfaction alternative de la vapeur et de la force qui en résulte que les premières machines à vapeur ont été construites. Depuis, au lieu de condenser la vapeur, on lui a donné issue et le mouvement des machines de cette manière a un temps [illegible]

d'animaux d'invisible et de vitesse de la vapeur, engendrée, soit dans une chaudière, soit dans un autre appareil quelconque, les machines sont très compliquées, les pièces sont nombreuses et très variables. La force de la vapeur est très appréciée partout, et c'est aujourd'hui pour ainsi dire l'âme de l'industrie.

On a régularisé le jeu des machines à vapeur au moyen d'une roue ou d'un volant très lourd, lequel étant une fois lancé, tend à continuer le mouvement dans les cas où la vapeur ne vient pas à agir. On sait qu'à cette même moteur qui fait mouvoir uniformément, il est possible d'appliquer tous les genres de mouvements que réclame l'industrie.

Les machines à vapeur ont été appliquées aux pompes, aux filatures, aux moulins, aux forges, aux filatures, à la place de travaux manuels. De plus, elles servent à faire marcher des bateaux ou même des voitures sur les routes. Du même fait des canons et des fusils à vapeur.

Chemins de Fer.

81e Leçon.

Les chemins de fer sont formés de rails ou barreaux de fer fondu ou forgé, qui se placent sur deux rangées parallèles distantes l'une de l'autre d'un intervalle de 1m,44 — 1m,50 qui doivent parcourir un chemin. Les barreaux de 2 à 3 mètres de longueur, fixés sur des traverses à leur jonction par une pièce appelée éclisse dans le terrain les barres sont arrondies en dessus de manière à recevoir la gorge pratiquée sur la circonférence des roues.

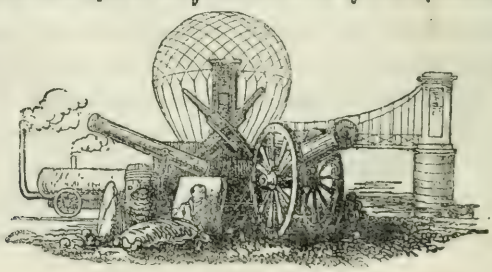
On préfère maintenant aux fers à barres plates et larges connues à l'origine, et pour empêcher que celles-ci ne tombent les barres, ces dernières ont un rebord à l'extérieur de la voie et à l'intérieur du chemin de fer de 0m,03 millimètres d'épaisseur environ.

Sur un chemin de fer horizontal un seul cheval peut traîner environ 35 milliers, mais on a pris les chariots, on a imaginé d'attacher les voitures à la file les unes des autres, de les traîner toutes ensemble par une voiture munie d'une machine à vapeur, une machine de la force de 8 chevaux vapeur peut remorquer 60 voitures chargées chacune de 1500 kilog.; mais pour cela on a dû faire que les barres de fer des chemins soient garnies de dents destinées à engrener avec celles des roues de la machine à vapeur.

Ponts suspendus.

Depuis quelques années on a construit beaucoup de ponts suspendus. Deux massifs de pierres ou métalliques sont le point d'appui de la rivière. Ces massifs sont attachés les chaînes qui doivent porter le pont et qui s'étendent d'une rive à l'autre. On met 4 ou 6 chaînes pour la droite et autant pour la gauche du pont. Ces chaînes sont en fer forgé. Elles sont composées de barres boulonnées bout à bout en forme d'articulation, quelquefois ce sont des cordes ou des câbles de fer.

Comme des chaînes suspendues à travers une rivière offrent toujours une certaine courbure qui les éloigne trop du milieu, il est nécessaire de les faire passer sur des poutres ou des piliers ou des arcades assez élevés pour que le milieu des chaînes soit un peu supérieur au niveau du pont à établir : cela fait, on suspend à ces chaînes des tiges de fer d'inégale longueur mais dont les extrémités inférieures atteignent toutes le niveau du pont auquel on veut les attacher, c'est à quoi le pont sera destiné, et après il sera possible de lui donner telle courbe que l'on voudra. Si la rivière était par trop large, on mettrait une pile au milieu pour aider à porter les chaînes de la partie du pont dans cette partie. Il serait possible de regarder à accident semblable arrivé plusieurs fois.



Tenue de Livres. Modèles de Mémoires et Factures.

Brouillard ou Main-courante.

82.e Leçon.

2 Mars	J'ai acheté de Langlois, 10 tonneaux de vin rouge à 300 f., payable dans le courant, ci	3000 f.
4 id.	J'ai vendu à Dupuis, 5 tonneaux de vin rouge à 350 f., qu'il m'a payés comptant en espèces, ci	1750.
5 id.	J'ai acheté de Bernard, 300 livres de sucre brut à 80 c/ que je lui ai réglé en mon billet au 15 Mai, ci	240.
20 id.	J'ai vendu à Martin 200 lb de sucre à 90 c/	180.
	et 4 tonneaux de vin rouge à 360 f.	1440.
		1620
	Il me règle ainsi qu'il suit : Espèces	620.
	Son billet payable le 10 Juin prochain	600.
	Il me remettra dans le courant	400.
		Egal

Journal en Partie Simple.

2 Mars 1804.

Avoir. Langlois	3000.
Pour achat de dix tonneaux de vin rouge à 300, ci	3000.
20 id. id.	
Doit. Martin	800.
Pour solde de la vente que je lui ai faite de diverses marchandises à compte desquelles il m'a remis des espèces en son billet	400.

Journal en Partie double.

2 Mars 1804.

1	M.rs Gles à Langlois	3000.	
5	Achat de dix tonneaux de vin rouge à 300 f.		3000
	4 id. id.		
2	Caisse à M.rs Gles	1750.	
1	Ma vente à Dupuis de 5 tonneaux de vin à 350 f.		1750.
	20 id. id.		
1	M.rs à Effets à payer	240.	
3	Acheté de Bernard 300 lb de sucre à 80 c/ réglé comm billet au 15 mai		240.
	20 id. id.		
1	Les Suivants à M.rs Gles	1620.	
	Ma vente à Martin de 200 lb de sucre à 90 c/	180	
	4 tonneaux de vin à 360	1440	
			1620
2	Caisse f. 620. sa remise d'espèces à compte	620.	
3	Effets à recevoir f. 600. s/billet au 10 Juin	600.	
6	Martin f. 400. qu'il doit me verser pour solde	400.	
	Total pareil	1620.	

Grand Livre en Partie Simple.

Langlois à Bordeaux. Doit Avoir

Mars	2	Mon Achat de vin.....	.	.	3000	

Martin à Paris. Doit Avoir

Mars	20	Le reste pour mon vente de diverses marchandises.....	400	.	.	.

Grand Livre en Partie double.

Doit. Marchandises Générales. Avoir, F°. 1.

Mars	2	à Langlois.....	.	5	3100	.	Mars	31	Par Caisse.....	.	2	1750	.
"	8	à Effets à payer	.	4	210	.			Par Divers.....	.	.	1610	.
		Benefice.....	.		450	.			M^rs Commissions..	.	.	990	.
					3760	.						3760	.

Doit Caisse. Avoir, F°. 2.

Mars	4	à M^rs G^les....	.	1	1750	.			Espèces en caisse			2370	.
"	20	à ...id.....	.	1	620	.							
					2370	.						2370	.

Doit. Effets à Recevoir. Avoir, F°. 3.

Mars	20	à M^rs G^les....	.	1	600	.			En Portefeuille..			600	.

Doit. Effets à Payer. Avoir, F°. 4.

		Solde débiteur..			240	.	Mars	31	par M^rs G^les....			240	.

Doit. Langlois à Bordeaux. Avoir, F°. 5.

		Solde débiteur.			3000	.	Mars	2	par M^rs G^les....		1	3000	.

Doit. Martin à Paris. Avoir, F°. 6.

Mars	20	à M^rs G^les....			400	.			Solde créditeur.			400	.

Modèle de Mémoire.

83e Leçon.

Fourni par Mr Ragoneau, Mfd de Draps à Dijon, à Mr Boyer, Notaire, ce qui suit :

1834				f.	c.	f.	c.
Janvier	10	2 m. 50 c.	Elbeuf bleu à 27 f. 50	68	75		
〃	〃	2 — 12	Casimir noir à 17. 〃	36	12		
1	〃	〃 — 50	Poil de chèvre à 16	8	〃		
〃	〃	2 — 00	Soie noire pour doublure à 6.50	12	〃		
						125	37
Mars	8	6 — 50	Toile blanche à 4.75	〃	〃	30	87
〃	15	7 — 〃	Coutil fil pour lit à 7 f.	49	〃		
4	〃	2	Couvertures en laine à 48. 〃	96	〃		
						145	〃
			Total			301	24
Avril	22	Reçu en espèces à compte				200	〃
			Reste dû			101	24

Facture.

Mr Soupé, Mfd de Vins à Paris, Doit à Poulet père et fils de Beaune (Côte d'Or) pr expédition à lui faite par messageries de Tillard, en 12 jours de route et voyageur sans 3/4 pour tous frais

5 Avril 1834.

VPF. 225		f.	c.
225	1 Pièce Romanée 1832, à f. 1000	1,000	〃
226	1 f. Corton 1825, à f. 800	800	〃
227	250 bouteilles Bourgogne mousseux à 3 f. 50	875	〃
228	10 Pièces Beaune 1833 à 200 f.	2,000	〃
229	50 bouteilles Clos-Vougeot à 5 f.	250	〃
	Total f	4925	〃

Modèle d'un Livre de Recettes et Dépenses.

84e. Leçon.

Dates	Mois de Mai 1834.	Recettes.		Dépenses.	
		f.	c.	f.	c.
1	Solde me restant en caisse ce jour.....	125	»	»	»
3	Vendu au comptant, 30 hectol. de blé à 17f.....	510	»	»	»
4	Payé au Maçon, son Mémoire d'ouvrages.....	»	»	74	50
6	Reçu de Dupré, pour solde du bœuf que je lui ai vendu	120	»	»	»
9	Payé au Bourrelier, son Mémoire.....	»	»	32	»
10	Vendu 5 pièces de vin 1833 à 120f.....	600	»	»	»
14	Payé à compte des impositions de 1834.....	»	»	67	»
15	Payé à compte de mon fermage.....	»	»	300	»
18	Acheté un cheval.....	»	»	275	»
20	Achat des provisions du ménage.....	»	»	31	»
21	Vendu au comptant 300 Kilog. de laine à 2f50	750	»	»	»
22	Placé chez mon Voisin à 5 p 0/0.....	»	»	1,000	»
31	Payé dix journées à un manœuvre.....	»	»	12	50
	Solde restant en caisse	»	»	313	»
		2,105	»	2,105	»

Modèle d'un Compte de Matières.

Entrée. **Cuvée N°. 241.** Sortie.

Dates		Qualités de Vins	Pièces	Feuillettes	Dates		Qualités de Vins	Pièces	Feuillettes
Mai	2	Pommard 1832			Mai	10	Envoi à Leroy.....	»	2
		acheté de Mr. Marey			»	15	id. à Soupé...	9	1
		à 400f. la pièce...	14	6	»	»	Passé sur la cuvée 242	5	3
			14	6				14	6

Cuvée N°. 242.

Mai	15	Beaune 1832. acheté			Mai	18	Vendu à Labussière...	9	1
»	»	de Champy à 360f..	10	2	»	19	Mis en bouteilles.....	»	1
»	16	Ajouté à cuv. 5f 3f.			»	22	Vendu à Verrey.....	4	2
»		du N°. 241 ci.....	5	3	»	»	Envoi à Prévost...	9	1
					»	25	Vendu à Bouchard.	5	»
			15	5				15	5

Coulommiers. — Typogr. Albert PONSOT et P. BRODARD.

N.° 4.

Modèles de Style Épistolaire.

Lettre de M.me de Sévigné à sa fille.

85.e Leçon.

M.me de Sévigné fait à sa fille le récit d'un incendie qui avait dévoré pendant la nuit la maison d'un de ses voisins.

20 Février 1671.

Vous saurez qu'avant-hier Mercredi après être revenus de chez M. de Coulanges où nous faisons un grand et long dîner ordinaire; je songeai à me coucher, cela n'est pas extraordinaire, mais ce qui l'est beaucoup, c'est que je tins parole après minuit j'entendis crier au Voleur, au feu; je sens ici le poids de mon sommeil que je ne dormis point, que je me fatiguai pour secourir cette pauvre femme de son pauvre petit de sa pauvre petite fille, je m'imaginai qu'elle était brûlée, je me levai dans cette émeute, dans l'horreur, avec un tremblement qui m'empêchait presque de m'habiller. Je prends sa robe appartement qui est le vôtre, je trouvai tout dans une grande tranquillité, excepté je vis la maison de Guitaut tout en feu, les flammes qui sortaient par dessus la maison de Madame de Vaucienay, on voyait dans ses rues et sur tous ses toits. M. de Guitaut une clarté qui faisait frayeur, c'était de sorte que c'était comme si c'était une brune épouvantable, des pointes de tous côtés qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours. M. de Guitaut m'envoya une bulletin de ce qu'il avait de plus précieux, je donnai dans mes cabinets, et puis je voulus aller dans la rue pour faire comme les autres: j'y trouvai M. et Mme de Guitaut qui se mirent chez Mme de Vaucienay. L'embarras d'entrer de sortir, les gens

la petite de Vaurineux qui vint porter toute entière chez l'actrice tous les meubles et vaisselles d'argent qu'on savait chez lui. Madame de Vaurineux faisait semblant, pour moi j'étais comme dans un rêve, j'avais grand'pitié de voir mes pauvres voisins. Mme Guitaut et son frère donnaient de bien bons conseils : nous étions dans la consternation ; le feu était allumé qu'on n'osait en approcher, et l'on dégelait la fin de ces embrassements qu'avec la fin de la vaisselle pauvre Guitaut ; il faisait pitié ; il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au 3ème étage, sa femme s'attachait à lui et le retenait avec violence ; il était entre la douleur de ne pas secourir sa mère et la crainte de blesser sa femme grosse de cinq mois, enfin il me prie de tirer sa femme, je le fis, il trouva que sa mère avait pris ses autres dans la flamme et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers, il ne put approcher de plus près qu'il était, enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme ; des capucins pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien qu'ils coupèrent le feu ; on jeta de l'eau sur le reste de l'embrasement, et enfin le combat finit faute de combattants, c'est-à-dire après que le premier et le second étage de l'antichambre et de son petit chambre et de cabinet qui sont à main droite de la maison eurent été absolument consumés. On rappela bonheur à quelques pots de bonbons qu'on y fit pour Guitaut pour plus de dix mille écus de pertes que ne coûte de faire abattre ces appartements qui étaient peints et dorés.

Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison, on ne le sait rien, il n'y en avait point dans l'appartement où il prit. Mais n'en parlons plus, pour ne pas faire si triste occasion quel portrait n'aurais-je pas fait de l'état où étaient tous ! Guitaut était en chemise avec des chaussons, madame de Guitaut était sans jupon et avec une de ses grandes fraises, madame de Vaurineux était en petites jupes, sans robe de chambre, tous les valets, tous les voisins en branle de nuit. L'abbé Bautru était en robe de chambre et en souliers

q[ue] vous sera fort bien la gravité de la Sérieuse. Voilà les [illegible] nouvelle de notre quartier. Je vous souhaite tout le bien [illegible] je prie Dieu garde vous garantisse de tout mauv[ais].

Lettre de Racine à Boileau.

86[e] Leçon.

Racine raconte à son ami les premières opérations du siége de Namur que le Roi Louis XIV conduisait en personne — Sang-froid extraordinaire d'un soldat du Régiment des Suisses.

Au camp devant Namur, 3 juin 1692.

J'ai été si troublé depuis huit jours de la petite vérole de mon fils que j'aspérais [illegible] dois qui m'a fait fort douloureux, que je n'ai pas eu le courage de vous mander aucunes nouvelles. Le siége a bien avancé durant ce temps-là et nous commence à [illegible] qu'il est au corps de la place. Il n'a point fait jour où la tranchée [illegible] pour nous retirer, que nous n'ayons eu quelque affaire à soutenir, le plus souvent assez rude; on n'a pas même laissé approcher les ouvrages qui exposent beaucoup de braves gens. M.[r] de Vauban avec un nombre de bombes, a fait bien [illegible] opération de la trouvé des hauteurs et de [illegible] de la Meuse. Il a placé ses batteries, il a construit de [illegible] tranchée dans un terrain [illegible] entre des rochers et une espèce d'étang d'une [illegible] de l'autre. Cette [illegible] jusqu'à un petit ruisseau [illegible] de la contrescarpe, il [illegible] de la montée d'une petite

cette garde tenait qui était en deçà de la contrescarpe, et delà, en moins de seize heures, avait fait tout le chemin couvert, garni dans sa longueur de palissades, a comblé les fossés large de vingt pieds et profond de dix pieds et s'est logé dans une demi-lune qui était au devant de la courtine, entre un demi bastion et une tour basse du côté de la gauche des assiégeants et un bastion entier à droite, en telle sorte que cette place fut terrible, commencée d'abord, à vous dire les choses comportées dans le peu de temps que je vous ai dit, sans qu'il y ait eu plus de trente hommes; jugez par-là comme cela qu'on ait eu affaire à des personnes, tous ceux de nos gens qui ont été à ces attaques dont étonnée ce ouvrage des assiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible d'hommes et des bombes, quand je vous dirai sur le soir d'un officier espagnol qui fut pris hier dans les dehors, que notre artillerie dans la nuit a tué neuf cents hommes. Imaginez-vous trois traverses qui se croisent et tirent continuellement sur de pauvres gens qui sont sur le dessus et de revers et qui ne peuvent point tirer sur eux tant qu'ils soient en fuite. On voit qu'on a tiré les dehors tout plein de corps dont le canon avait emporté les têtes comme si on les avait coupés avec des faux. Cela n'empêche pas que plusieurs de

ces gens-là aient fait des actions d'une grande valeur. Les grandeurs chevaleresques que les français aiment des gardes suisses sont entre autres extrêmement distinguées. Je raconte plusieurs autres particularités que je sais sur ce sujet quelque jour à ceux qui entendent ce plaisir. Mais en voici une que je ne puis différer de vous dire et que j'ai oui conter à Sa Majesté même : un soldat du régiment de Persilliers qui surveillait à la tranchée ouverte contre une gabionne, sur le corps de garde vis-à-vis de cette gabionne, aussitôt il entra par la même embrasure un autre coup de canon qui fut suivi d'un troisième coup de canon entrant par la troisième gabionne. Alors le soldat étonné se tint en repos, jusques à ce que son officier lui recommanda de nouveau de tirer et ouvrir sans guérir. Le soldat dit : « J'ai tiré trois fois, j'y ai mis fin ». Il apporta en présence de la troisième gabionne, tout le bois fracassé d'un coup de canon. Il écrivit contre son bras avec sa main droite et se contenta de dire à son officier : « Je l'avais bien dit ». Il montra le bras qui ne tenait presque à rien. Il coupa cela dans la tranchée avec les dents, et après l'opération, dit froidement : « Mais à une fois à blesser, à être maintenant ne

[illegible] à me souvenir. Je crois qu'il faut que je vous parle [illegible] l'espace d'une demi-heure, mais [illegible] je vous dis que votre lettre [illegible] me donne beaucoup de [illegible] j'ai vu [illegible] j'ai vu [illegible] j'ai vu

Je vous cherche toujours et je trouve que tout me manque, parceque vous me manquez. Mes yeux qui vous entrevoient depuis quelques mois ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui ci douloureux; jesquà ce que je sois un peu accoutumée, mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du présent, je sais ce que votre absence m'a fait souffrir et je serai encore plus à plaindre, parceque je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassé ce matin. Qu'avais-je à ménager? Je vous ai voit assez clairement que j'étais contente de votre tendresse... Je suis désolée de la visite, je n'espère de consolation que de vos lettres qui me feront encore bien souffrir. Enfin mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer autant que je vous aime. Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre, nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant, plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! vous savez dans les lettres.

Lettre de Franklin à un jeune homme.

88e Leçon.

Celui-ci lui avait demandé un service d'argent. — Manière ingénieuse de faire beaucoup de bien avec une très-petite somme.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 15 courant et je

Mémoire qui étoit joint. Le tableau que vous me faites de votre situation m'afflige, je vous envoie ci-inclus un billet de dix livres. Je vous prêterais par vous donner cette somme, je ne sais que vous la prêter. Lorsque vous entrerez dans votre patrie avec une bonne réputation, vous ne pourrez manquer de prendre de l'intérêt dans quelque affaire qui vous mettra en état de payer toute votre dette. Dans ce cas, si vous rencontrez un honnête homme qui se trouve dans une détresse semblable à celle que vous éprouvez en ce moment, vous me payerez en lui prêtant cette somme, et vous lui éviterez d'acquitter sa dette par une semblable opération dès qu'il sera en état de le faire et qu'il trouvera une occasion du même genre. J'espère que les dix louis passeront de la sorte dans beaucoup de mains avant de tomber dans celle d'un malhonnête homme qui s'oublie à les arrêter par devers lui. C'est un artifice que j'emploie pour faire circuler de bien avec peu d'argent. Je me suis assez vite pour connaître beaucoup de bonnes âmes, et je suis obligé d'user d'adresse afin de faire le plus possible avec peu. C'est tout ce que j'ai trouvé sur le moment de votre prévoyance et pour votre prospérité future, que j'ai l'honneur d'être, mon cher Monsieur, votre &c &c.

Lettre de Mme de Sévigné à M. de Grignan.

89e Leçon.

Elle annonce à son gendre la mort de Turenne, l'un des plus grands Capitaines du siècle de Louis XIV, et peint les regrets universels que cet triste événement a causés.

1675.

J'espérais que je n'allegerais, mon cher Comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses parties qui puissent arriver en France, c'est celle de Monsieur de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva le Samedi à Versailles. Le Roi en a été affligé comme en vrai d'être de la mort du plus grand Capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes.

On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout le été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement, tout le quartier où il a logé et tout Paris et tout le peuple étaient dans le trouble et dans la douleur. Chacun pleurait et s'entretenait pour regretter ce héros.

Il avait le plaisir de voir décamper l'armée ennemie devant lui, et le 27 Juillet (1675), qui était Samedi, il alla sur un petit hauteur pour observer sa marche. Son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il demanda une Messe matin, quelque pressé qu'il avait envoyé dire à Brisach qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il courait au Comte pour l'empêcher de faire quelque folie de cette entreprise. Il achève sa lettre et l'envoie à cinq heures; à sept cette petite tête fut emportée d'un coup de canon. Quel héros à l'accoutumée; un malheur avec un autre de la même sorte.

par le milieu du temps, et vous pouvez juger les cris et les plaintes de cette armée. Le Courrier part à l'instant. Il arrive tard, comme je l'ai dit, de sorte que je ne sais que l'une de l'autre, le Roi lut une lettre de M.r de Turenne et la nouvelle de sa mort. Jamais un homme n'a été si vrai d'être parfait et plus universellement connu, plus universellement aimé, et plus universellement regretté. Adieu, Monsieur et Madame, je vous embrasse mille fois.

M.me de Maintenon à sa nièce.

90.e Leçon.

M.me de Maintenon, qui d'une fille obscure était devenue la femme de Louis XIV, engage sa nièce à ne pas conserver d'orgueil de l'élévation inattendue de sa famille, elle lui rappelle que les grandeurs de ce monde sont passagères, et qu'après tout, ce n'est pas à elle que s'adressent les hommages qu'elle reçoit depuis la fortune de sa tante.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire avec vérité, je le dis bien avec douceur, Mademoiselle de Mr. Cayet, comment vous négligeriez-je, dans ce que je regarde en ce monde, votre fortune? Je vous dirai ici ce que vous y devez toujours penser. Il faut que cette fortune, qui vous a donné tant de gens qui vous donnent celle qu'on admire, vous ne deviez pas à la faveur d'autrui, mais à votre mérite. Ce n'est pas pour vous être inutile, si vous me devez quelque chose, que vous prenez ma confiance pour un commerce spécial.

Vous croyez avec un personnage important pour vous être nommée dans une maison où le Roi va tous les jours? Dès le lendemain de la fête, ni

condamnez vitrous avec quiconque connaît votre esprit, votre cœur et votre naissance, mais ni St Cyr ni la maison d'aucune femme que vous dirigez ne sauraient vous apprendre à vivre avec un gentilhomme de province avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si pendant la vie assez longue, à laquelle il se voue, il se trouve, quand je ne serai plus, qu'il ait eu quelque plaisir et vous ait plaint quelquefois par la douceur et vous ait aimé avec peine, je ne suis point prévenue contre votre cœur, mais je vois en vous une orgueil effrayant, je vous le dis avec regret pour vous, et qui importe à votre repos ne vous conduise par selon ses maximes !...

Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père et qui fera la vôtre, et ménagez-vous des respects qu'on vous rendra pour vous élever même au dessus de nous, ou vous flatter par je ne sais trop peu de chose et vous n'être rien.

Je vous parle comme à une grande fille parce que vous avez de l'esprit. Je me sentirais de bonheur que vous en eussiez moins pour que vous puissiez cette présomption ridicule devant les hommes et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve à votre retour modeste, douce, timide, docile, je vous en aimerai davantage ; vous savez quelle peine j'ai à vous gronder.

Lettre de Racine à son fils.

91e Leçon.

Il exhorte son fils à supporter patiemment une maladie grave que Dieu lui avait envoyée et il lui exprime le regret de ne pas être auprès de lui pour adoucir ses souffrances.

Au camp devant Namur, 31 mai 1692.

Vous me jugerez, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mère, combien je suis touché de votre maladie (1) et la grande envie que j'aurais de m'être auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez bien courage de patience le mal que Dieu vous envoie, et que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit. Il est très important pour vous d'être docile. J'espère qu'avec la grâce de Dieu il ne vous arrivera aucun accident. C'est une maladie dont j'ai de fréquentes expériences, et il vaut mieux en être attaqué à votre âge qu'à un âge plus avancé. J'aurais un sensible plaisir à recevoir de vos nouvelles, mais n'écrivez que quand vous serez entièrement hors de danger, parce que je ne pourrais m'écrire sans mettre à votre santé. Quand je serai plus inquiet de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du siège de Namur: il y a bien d'espérance que la place se rendra bientôt; et je me réjouis d'autant plus que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt à Paris. Adieu, mon cher enfant, offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez et remettez-vous entièrement à sa sainte

(1) la petite vérole.

Alexandre : Assurez-vous qu'on vous aime plus que je vous aime et que j'ai fort grande inquiétude de vous embrasser.

Récit Curieux.

92e Leçon.

Conversion d'un voleur arraché au supplice qui l'attendait par un bon Religieux chargé de l'exhorter à ses derniers moments.

Mon cher ami.

Je me trouvais l'année passée à la campagne avec un bon Religieux qui a plus de quatre-vingts ans et qui m'a raconté :

Il fut arrêté il y a quarante ans pour dispute à tuer un voleur de grand chemin. On l'a fait avec le patient dans une petite charrette, et pendant qu'il faisait les efforts pour s'arracher au supplice dû à ses crimes, il lui a paru que le bonnet était déchiré et l'écriteau à peine attaché. Mon ami, lui dit-il, pensez-vous que dans quelques jours il faudra paraître devant Dieu ? Et qui pense vous dispute d'être affligé pour vous de la grande inquiétude ? Vous avez raison, bon père, lui dit le patient, mais je ne puis me tenir de l'esprit que ce n'est ainsi que vous de me sauver la vie, et me tuer pendu et bien rapide de me donner des distractions, et comment le puis-je pour vous sauver la vie ? Répondit le religieux, regardez votre visage et votre pauvre pensée-je me sauver de la

et de vous avoir par là épargné d'assez mauvais quarts d'heure. Si cela vous agrée, répondit le patient, vous pouvez compter sur ma parole, j'ai de la religion de trop pour oser me jouer de mon maître." Le Religieux fit ce que tout autre fait dans pareille occasion, il se hâta d'ouvrir et il en fut plus que satisfait. La question était de savoir comment il pourrait s'y prendre. La chapelle où les étrivières étaient distribuées par une fenêtre qui était grillée et située à plus de cinq mètres. "Vous allez, dit le Pénitent, ouvrir votre chaise sur l'hôtel, et alors pendant que je ferai la prière vous monterez sur le dossier, vous vous épaulerez à moi je passerai par dessus le toit." Le Religieux se prête à cette manœuvre et reste ensuite tranquillement sur sa chaise après avoir salué à sa place l'Auditeur qui était présent. Au bout de trois jours le Bourreau qui s'impatientait, frappa à la porte et demanda au Religieux si l'exécution devait se faire. "Il faut que la soif vous dévore répondit froidement le Religieux, la fête de Sainte, il est sept heures: le moment qui précède à la comptée, après avoir demandé au Religieux s'il se souvenait de tous ses Juges: Il se trouve présentement à la chapelle, dit notre Sacristain, mais ne vous inquiétez pas, tout sera fini dans un instant que la petite étrivière emploiera à les frapper."

fesla qu'il se commandait à lui, le pressait pour son
Compagnon de la satisfaire, s'il était Chrétien, et qu'il ne
voulait point sortir après qu'il lui avait fait plaisir. Il n'était
point de jour où le gardien des Augustins ne fesait
un tour dans la grande salle du Sanhédrin de la
Bohémienne, et lui souhaitait un bon voyage de paradis.
Se voilà enfin. Vingt ans après, ce religieux passait
par les rues de Rome, se trouvait égaré dans le temps que le
jour finissait; une façade de palais fut examinée fort
attentivement, lui demanda à qui elle était et lui assura
la seule qu'il voulait passer était fort dangereuse. Il
ajouta que s'il voulait le faire il le ferait dans une
heure qui le serait pas dangereuse, où il pourrait passer tranquille
entre la nuit: le religieux se trouva fort embarrassé, la raison
fit avec laquelle on donne l'avis agréable, mais dangereux
aux personnes. Mais considérant que, s'il était pris
aujourd'hui, il ne lui serait pas possible d'échapper,
ni à ses bourreaux, il se fit entendre à quelques personnes
de la garde, il apprit la fonction et le dessein
lui avait parlé, et cet homme, qui était le bâtard
d'un cardinal et de la femme d'un Napolitain, qui avait
perdu de la belle vue, et de bien légères de sa fortune. Sans
doute qu'on prétendait le soupçonner, le jeune entra dans
deux heures après qu'il fut à bon repos, lui souhaita le bon

Religieux ; Jésus lui, dans le péril, a bien voulu lui sauver
la vie, il me l'a sauvée la vie : 6° Le Religieux se transporta les
traits de cet homme, et reconnut le Sauveur duquel il
avait sauvé l'évasion. Il fut accablé des témoignages
de joie, de grâces de la famille et lorsqu'il fut seul avec cet
homme, il lui demanda pourquoi il se trouvait là
dans cet état ? 7° Je suis ici, lui dit le malheureux, à
l'instigation d'une femme, je viens, en demandant l'aumône
jusqu'à la ville qui est à deux lieues, j'entre au service
de cette femme et ayant gagné les bonnes grâces de mon
maître par ma fidélité et mon attachement, j'use de cet empire
pour faire ce qui était mauvais. Dieu a béni les efforts que j'ai faits pour
être fidèle de bien, j'ai engagé quelque chose, mais pour dispose
de tout et de tout ce qui lui appartient, et je me suis hâté à
prendre la fuite pour ne pas être témoin de sa mort
inopinée. Le Religieux lui dit : Ta vie est sauvée, je
suis prêt à te rendre le service que tu m'as rendu, puisque tu m'as sauvé la vie
et que tu m'as donné le moyen de me sauver de la
vie, je te donnerai tout ce que je pourrai pour te soulager
de ta misère. Le malheureux lui répondit : Je n'ai besoin de rien
mais il me faut jeûner ; depuis ce temps-là je me suis
toujours attaché à lui, où il est traité comme un prince. Il visite
le bon homme le force de se servir de moi, d'user de ses offices
pour subvenir à sa santé et ne voulut point le quitter que il ne fut sorti
des chemins dangereux qui lui ont causé beaucoup de frayeurs.

Lettre de Racine à son fils.

93e Leçon.

Racine donne à son fils des nouvelles de toute sa famille, et entre à ce sujet dans des détails d'une simplicité très-touchante.

Paris le 25 Avril 1698.

J'ai été fort inquiet de vous depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, ayant eu de fâcheux petits vents, dont il n'y a pas tant de dangereux, mais qui étoient très assez embarrassés pour m'empêcher de dormir la nuit et de me appliquer durant le jour. Les vents m'avoient fait un fort grand rhume, un rhumatisme et une petite migraine ou céphalgie qui m'inquiète beaucoup de temps en temps. Cela a donné occasion à votre frère et à mes meilleurs amis de m'insulter sur la paresse que j'avois depuis si long-temps de faire des vers. J'en ai donc composé quelques uns. Vos deux petites sœurs prenoient bien médecine pendant que je me soignois et il falloit que votre mère me quittât pour aller faire prendre à une de sa médecine; elle a toujours été incommodée depuis son accouchement. J'ai lu votre lettre, elle m'a fort touché de l'intérêt que vous prenez à sa maladie et de la joie que vous avez de lui donner des conseils de sobriété, elle ne fait plus autre chose, depuis cette fois-là que de la manger et puis un demi verre de vin, si elle veut que nous l'entendions et que nous vivions combien elle fait vous chers enfants.

Lettre de Mr A. L. M. à un de ses Amis.

94e Leçon.

Courte description de Rosette, ville d'Egypte — Mœurs et Costume des habitants de cette ville — Tableau des environs.

Rosette le 19 août 1777.

Mon Cher Ami.

Rosette est une habitation curieuse sous

ne Lorsqu'on veille objets nouveaux y frappent
Ses Regards Il semble transporté dans un autre
Univers les hommes, les productions de la nature,
tout est changé. Dans les villes riches et Sidèles
qui nous intéressent encore davantage, les maisons
n'y forment de Voûtes. les habitants marchent
Sostenus par quelques Esclaves qui soutiennent
gravité. De longues Robes traînent jusque sur leurs talons,
leur tête est chargée d'un Lourd Turban, ils arrachent
leurs Cheveux et laissent croître leur Barbe. la Ceinture est
commune aux Deux Sexes. Le Citoyen est armé d'un
Coutelas, le Soldat d'un Damas et de deux Pistolets. Les
femmes du Peuple, dont le Vêtement consiste dans une
grande Chemise bleue et un long Voile noir, ont le Visage voilé
d'un morceau de Toile percé vis à vis de leurs yeux. Celles
qui sont riches portent un grand Voile blanc avec un manteau
de Soie noire qui les enveloppe tout le Corps.

La Campagne diffère autant des environs de Paris que
Rosette diffère d'une Ville de France. Une Verdure immense,
Sans montagnes, Sans Collines, coupée de Canaux
innombrables et couverte de moissons, des Sycomores touffus
dont le Port majestueux protège la Cabane de Terre où le laboureur
se retire l'hyver, car l'Eté, il dort sous l'ombrage des Dattiers
assemblés en forêts ou épars dans la Plaine, leur noble Sommet
de Grappes énormes donne de fruits offre un aliment Sain et
Salutaire : des Orangers, de Citronniers que le Ciseau n'a point mutilés
et qui étendent leurs Rameaux parfumés, forment de Voûtes
impénétrables aux rayons du Soleil. Voilà les principaux arbres
que l'on rencontre dans les environs de Damiette.

Lettre de Virginie à sa Mère.

95e Leçon.

Virginie était née à la Martinique, où Mme de la Tour s'était retirée après la mort de son mari. Les parents de Mme de la Tour étaient fort riches, mais ils avaient abandonné avec dureté la pauvre veuve. Cependant une vieille Tante sentant sa fin approcher, désira réparer ses injustices, et elle écrivit au Gouverneur de la Martinique pour l'engager à aller voir Mme de la Tour et à la décider à envoyer sa fille en Europe, où cette vieille parente se chargeait de la faire élever et de la marier richement. Virginie partit, bien malgré elle, et un an après son départ, elle rendit compte à sa mère, par la lettre suivante, de sa situation; de ses regrets et du désir qu'elle avait de retrouver sa vie simple, sa famille et le bonheur qu'elle avait perdu.

Très-chère et bien-aimée maman

Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon Exil mais comme je n'ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre que celles ne vous soient pas parvenues. J'espère mieux de celle-ci, parce les précautions que j'ai prises pour vous faire tenir ce nouveau des vôtres.

J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui ne m'avais presque jamais pleuré que sur des maux d'autrui! ma Grand' Tante fut bien surprise à mon arrivée, lorsque m'ayant questionnée sur mes talents je lui dis que je ne savais ni lire ni écrire. Elle me demanda qu'est-ce que j'avais donc appris depuis que j'étais au monde, et quand je lui eus répondu que c'était à avoir soin de mon ménage et à faire votre volonté, elle me dit que j'avais reçu l'éducation d'une Servante. Elle me mit dès le lendemain en pension dans une grande Abbaye auprès de Paris où j'ai pris des Maîtres de toute espèce. Elle me fit enseigner entre autres choses l'histoire, la Géographie, la Grammaire, la

Mathématiques et à guerroyer à cheval, mais j'ai des faibles dispositions pour toutes ces sciences que je ne propiterai pas beaucoup avec les M. M. Je sais que je suis une pauvre créature qui n'a pas d'esprit, comme ils le font entendre. Cependant les bontés de ma Tante ne se démentissent pas. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison. Elles a mis près de moi deux femmes de chambre qui sont aussi bien parées que de grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre de Comtesse, mais elle ne m'a fait quitter ni mon nom de baptême, qui m'était aussi cher que la vie même, par tout ce que vous m'avez souvent dit de peine que mon père avait souffert pour vous épouser.

Me voyant dans une situation aussi brillante, je t'ai supplié de vous envoyer quelques secours, comment vous ne m'en avez pas répondu? mais vous m'avez recommandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a répugné, que peut-être vous ne vous serviriez à rien, et que vous la vie simple que vous meniez, beaucoup vous embarrassait. J'ai cherché d'abord à vous donner de mes nouvelles par une main étrangère, ne sachant pas écrire, mais n'ayant à mon arrivée ici personne de qui je puisse prendre confiance, je me suis appliqué nuit et jour à apprendre à lire et à écrire. Dieu m'a fait la grâce d'en venir à bout en peu de temps. J'ai chargé de t'envoyer de mes premières lettres les Dames qui lisent couramment : j'ai tâché de choisir quelques unes de ma grand' Tante. Cette fois

j'ai eu recours à une personne de mes amis; c'est tout son adresse, ci-jointes que je vous prie de me faire passer vos réponses?

Je vis au milieu de l'édat de la fortune et je ne puis disposer d'un sou. On dit que si j'avais de l'argent, elles tireraient à conséquence. Elles volent même apparemment à mes femmes de chambre, qui se les disputent avant que je les aie goûtées. Au sein des richesses, je suis bien plus pauvre que je ne l'étais auprès de vous; aussi je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu une belle femme talents que l'on lui enseignait ne me procuraient pas la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours à mon aiguille, et une broderie assez soignée me valait si bien auprès de faire usage. Je vous envoie de mes plusieurs prières de bras de ma fabrique pour vos et beaux Marguerite (1), à ma bonne grosse Dominique (2) et un de mes mouchoirs rouges pour Marie (3). Joignez à ce présent des pépins et des noyaux des fruits de nos tables, avec des graines de toutes sortes d'arbres que j'ai ramassés à mes heures de récréation dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajouté aussi des semences de violettes, de marguerites, de pensées, de capucines, de bluets, de jacobées, que j'ai ramassées dans les champs. Il y a dans les prairies de ce pays de très belles fleurs que dans les nôtres, mais personne ne s'en soucie. Je suis bien sincèrement et tendrement votre amie

---

(1) Compagne de Mme de la Tour.
(2) Nègre au service de sa mère.
(3) Négresse, femme de Domingue.

vers plus contraires de cette mer de glaces avec de gros de tristesse qui a été cause de notre séparation et de mes larmes. Ce sera une grande joie pour moi. Si vous avez une bonne satisfaction de voir des premiers arbres semés de nos mains et des bâtiments modestes feuillage à celui des cocotiers, vous vous croirez dans la Normandie que vous aimez tant.

Vous m'avez exprimé de vous mander ma joie et mes peines. Je n'ai plus de joie loin de vous; pour mes peines, je les adoucis en pensant que je suis digne par une grande vie vous me avez mise pour la volonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'éprouve, c'est que personne ne me parle de vous et que je n'en puis parler à personne. Mes femmes de chambre, malades, oublient de me garder, mais elles gardent plus à elles que à moi une discrète, lorsque je cherche à ramener la conversation sur des objets qui me sont si chers: "Mademoiselle, pourquoi vous que vous êtes française et que vous devez oublier le pays des sauvages?" Ah! je n'oublierai jamais moi-même avec l'oublier le lieu où je suis née et où vous vivez! C'est ce pays-ci qui est pour moi un pays de sauvages; car je ne vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire part de l'amour que je vous porterai jusqu'au tombeau.

Très-chère et bien aimée maman,

Votre obéissante et tendre fille.

Virginia de la Tour.

P.S. Je recommande à vos bontés, Marie et Dominique qui ont pris soin de moi en France, ils sont pour moi fidèles qui ont retrouvé chez les bois.

Lettre de Grétry (1) à Mr. Chaptal,

Ministre de l'Intérieur.

96e Leçon

Grétry le remercie d'une pension qu'il lui avait fait accorder.

Citoyen Ministre,

Vous êtes Dieu le Docteur et vous venez d'annoncer ma pension de cinq cents francs ! Puisse-je bientôt me rendre digne de vos augustes bienfaits.

Salut et respect.

Paris. 3 Thermidor an XI.

Lettre du Prince Eugène de Beauharnais, (2)

Vice-roi d'Italie, à sa sœur Hortense.

Il lui raconte que des propositions très brillantes lui ont été faites pour l'engager à trahir l'Empereur Napoléon ; mais qu'il les a repoussées avec indignation, et que jamais il n'oubliera la reconnaissance qu'il doit à son bienfaiteur.

Vicence, le 29 bre 1813.

Ma bonne Sœur,

Depuis mes derniers jours j'ai eu beaucoup de choses, en quelques jours une nouvelle campagne vient de s'ouvrir. J'avais pourtant besoin de repos et me voici de nouveau à la tête de mon armée.

Mon gouvernement autrichien demande avec instance à me voir. Il porte, de pouvoir me remettre lui-même des propositions très importantes. J'irai jusqu'à Vienne, je verrai ce que je trouverai. Un aide de camp du Roi de Bavière qui avait été avec moi à Paris est venu me voir.

---

(1) Célèbre Musicien né à Liège en 1741, mort à Montmorency en 1813.

(2) né à Paris en 1781, mort en Bavière en 1824.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

voulurent battre à deux bords, qui leur fit bientôt
ils eurent tapis [illegible] et bientôt entièrement tourné
sur [illegible] vers le port. Je fermai la porte
des rideaux du soleil. C'est ce qui m'invite à
vous tracer les objets qui s'offrirent à ma vue. Il
est une heure après midi, les [illegible] s'éveille,
s'enfle, devient orageux, [illegible] les
mosquées [illegible] font entendre [illegible]
le coassement; nous voyons une [illegible] et les rayons [illegible]
blissent le pont de notre petit bâtiment. Déjà les heures
minutes se succèdent se pressent dans la [illegible],
de chaque moment [illegible] fixent notre [illegible]
les rives du Nil sont bordées de verdure, la
fraîcheur est [illegible] de boissons, les [illegible]
les terres de la [illegible] et le vent [illegible]
[illegible] [illegible] les ondes de la mer. Le [illegible]
occupé à diriger les mouvements, anime ou [illegible]
les voiles à la volonté, le [illegible] tourne les
[illegible] qui élève les eaux; de distance
en distance divers [illegible] offrent [illegible]
des [illegible] de terre; quelques [illegible] de [illegible]
[illegible] au soleil et une petite [illegible] (1) dont
les minarets se perdent parmi le sommet des arbres,
entourés d'orangers, de palmiers, de figuiers;
ils semblent sortir du sein de la verdure et des

---

(1) Temple consacré au culte des Musulmans.

Nous passé plusieurs villages et une ville dont la tête est couronnée de palmiers d'une hauteur prodigieuse. Arrosés par un sol fertile, mûris par un soleil brûlant, ils entrent dans l'air fournissent et nous font trouver délicieux ce que les Egyptiens font trouver délicieux; mais ajoutez à leur prix, c'est qu'ils sont très fréquents et que l'on peut en se rafraîchir avec eux sans se ruiner.

Le soleil est sur son déclin, il nous éclaire ses derniers rayons en jouant dans les minarets de Rosette (1) que nous apercevons dans l'ombre. Nous allons passer la barre devant cette ville.

Lettre de Garganelli.

98e. Leçon.

Depuis Pape sous le nom de Clément XIV, à une dame qui lui avait demandé de ... conseils sur la manière de pratiquer la religion et sur les moyens d'arriver à la vraie dévotion.

Rome, 2 janvier 1769.

Madame

Les vrais dévots ne croient pas devoir exiger de leurs amis trop, je n'aime point la piété qui n'aide. La vraie n'exige pas d'une manière, il faut que l'on ait de la vertu dans ses habits et dans sa maison. pour être vraiment dévot il faut être ouvert à toutes les que si quelque femme mûrit

(1) Ville d'Egypte au bord du Nil

sous une apparence, quelle différence, en effet entre le genre humain, c'est le plus souvent celle qui est du bruit, la singularité. s'allie si bien avec la vraie dévotion, elles nous se trouvent dans l'évangile de sauver notre vierge lorsque nous serons sûrs de n'être pas remarqués.

Ainsi, je vous prie, Théodore, que vous ne changiez rien à la forme ni à la valeur de vos vêtements. que votre cœur soit à Dieu, que toutes ses actions se rapportent à lui, et vivez de point capital. la mode n'aurait pas une ridicule ou dévotion si des dévots n'en avaient donné lieu. Dévots toujours remplis d'une vaine douceur, ils ne sont contents que quand ils ont entraîné quelqu'un à imiter leurs singularités. et comme ils sont souvent qu'une vaine apparence.

Une personne vraiment pieuse est polie, douce, humble, ne souffre point le mal, ne s'irrite jamais et excuse les défauts du prochain, excuse en tout les excuses. Voilà personne vraiment sainte vit avec ceux qui vivent, pleure avec ceux qui pleurent, encourage également. il n'avis de ses pauvres, il n'est sage qu'avec sobriété pour ne pas faire la dépense au delà de ses moyens.

Enfin, la vraie dévotion est la charité: et

sans elle toute action est absolument inutile pour le salut. Les faux dévots ne font guère moins de mal à la religion que les impies mêmes. Toujours prêts à s'enflammer contre ce qui ne s'accorde ni avec leurs opinions ni avec leurs manières, ils rendent cette dernière, impétueux, bruyante; et ils font ordinairement tant de superstitieux, d'hypocrites ou d'ignorants, que Jésus-Christ ne les imagine pas dans l'Evangile pour nous apprendre à nous en méfier.

Quand vous saurez, Madame, que il n'y a ni ramener dans votre cœur, ni humilité dans votre esprit, ni sincérité dans vos actions, que vous observez enfin des préceptes de vanité de la Loi que vos affectations, vos minuties, alors vous pourrez croire que vous êtes réellement dans la voie du salut.

Quelque rendre vos dévotions heureuses vous abstenant de les tourmenter. Ce sont d'autres vous-même et il faut continuellement alléger leur joug. Le moyen d'être bien servie, c'est de servir Dieu avec courage sérieux. La vraie dévotion conserve en tout temps la même calme et la même tranquillité d'âme que la fausse dévotion perd à chaque instant

Faut-il donc tant de tourments pour entrer au ciel ?

La religion vous apprend à quelle voie obéir, ce qu'on doit pratiquer et il n'y aura jamais un meilleur Directeur que l'Evangile. Mêlez la solitude à la société et faites vous des communions qui ne vous jettent ni dans la mélancolie ni dans la dissipation.

Surtout ménagez les moments d'autant plus que vous êtes en état de les sanctifier. La Religion apprend pardessus l'humanité, et si vous n'est pas charitable, vous n'êtes pas chrétien.

Je voudrais de vous encore si je m'encourageais davantage cette épître, qui n'a d'autre mérite à mes yeux que l'avantage de vous donner une preuve de parfait dévouement et de l'assurer du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être Monsieur, &c.

Lettre de Rochambeau (1)

Maréchal de France sous Louis XVI, à l'Empereur Napoléon

99e Leçon.

Il remercie l'Empereur de la décoration de la Légion d'honneur qu'il lui avait envoyé, et lui adresse l'expression de son dévouement et celui de sa famille

Sire,

J'ai reçu avec joie de la part de votre Majesté impériale et royale la décoration

Dans ma 80e année et dans la retraite de ma famille je

(1) Mort au Château de Rochambeau, en 1807.

[illegible] [illegible] [illegible] [

Vendredi prochain de midi à dix heures dont j'ignore le sujet voilà ce que j'ai à dire de la victime.

Je reste toujours respectueusement,
votre très humble et très obéissant serviteur

Billet de Fléchier à M. Salvador.

Sur la mort de son Père.

Je regrette bien, Monsieur, de ne pas me trouver chez moi pour vous dire de vive voix combien je prends part à votre douleur. Vous connaissez les vérités chrétiennes qui sont le seul remède que nous ayons contre les coups de la fortune qui nous enlève ceux que nous aimons le plus tendrement. Vous savez que la mort est le commencement de la vie véritable, et que ceux qui meurent dans le Seigneur ne font que passer d'une vie de misère à une vie de gloire. Je vous souhaite ces heureuses pensées, Monsieur, et je prie Dieu de les imprimer dans votre esprit et dans votre cœur. Je suis, etc.

Si vous me croyez capable de contribuer en quelque chose à la perfection de votre mérite que vous avez acquis comme le vôtre, je vous prie, j'espère, je félicite vos enfants de votre conduite, et vous me ferez plaisir de vous rappeler à M. votre frère.

Je reste &c.

Réclamation.

100e Leçon.

Monsieur le Préfet,

L'année dernière, mes impositions pour l'établissement de la somme de 25f. pour la contribution d'habitation de 60f, les centimes additionnels compris, ont été portées à la somme de 57f. Quelque mauvaise récolte que j'aie faite, cette année n'a apporté aucune augmentation et elle a été de beaucoup inférieure à celle précédente, puisque j'ai perdu les deux tiers de mes fruits. Vous devez donc croire combien je dois être surpris de voir mes impositions portées à cette somme exorbitante.

Je joins à ma réclamation, Mr le Préfet, l'extrait du rôle qui me concerne et la dernière quittance de mon percepteur.

J'espère qu'après avoir vérifié vous prononcerez une décharge ou dégrèvement de 20f.

Agréez, Mr le Préfet, l'assurance de parfaite considération avec laquelle je suis,

votre très humble et très obéissant serviteur.

---

(1) Elle doit être écrite sur papier timbré.

Pétition.

A Monsieur le Ministre Secrétaire d'État au Département de l'Intérieur.

Monsieur le ministre,

J'ai vingt ans de services dans l'administration que j'ose encore croire. J'espérais qu'une conduite irréprochable, une vie entière et quelque expérience me mettraient à l'abri d'une destitution, je m'étais trompé, une ennemie secrète m'a desservi auprès de votre prédécesseur. Une odieuse dénonciation me prive aujourd'hui de famille de tout moyen d'existence. J'ai assez compté sur votre justice, Monsieur le Ministre, pour croire que vous reviendrez sur cette décision, en apprenant que vous ne pouvez pas récuser une dénonciation anonyme.

Daignez répondre sur mon compte aux renseignements les plus minutieux, interroger mes supérieurs, consulter ceux qui étaient placés sous mes ordres et vous serez convaincu de l'injustice qui m'atteint aujourd'hui. J'attends de votre équité bien connue, une réparation d'une injustice.

Daignez, Monsieur le ministre, agréer l'assurance du profond respect avec lequel je suis,

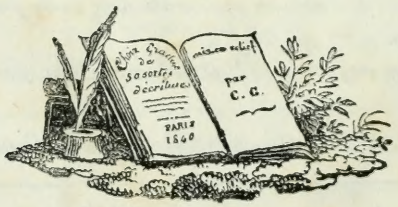
votre très humble et très obéissant serviteur

Billet d'Invitation.

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me faire le plaisir de venir dîner chez moi, rue [illegible] n° [illegible], le [illegible] à [illegible] heures précises.

Je compte sur votre exactitude habituelle, car nous nous mettrons à table à [illegible] heures précises.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.



COULOMMIERS. — Typogr. ALBERT PONSOT et P. BRODARD.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

BIBLIOTHÈQUE MANUSCRITE DES ÉCOLES PRIMAIRES

OU

EXERCICES DE LECTURES DANS LES MANUSCRITS

1re partie : CHOIX GRADUÉ DE 50 SORTES D'ÉCRITURES pour exercer à la lecture des manuscrits. *Première édition*. 4 cahiers composés chacun de 32 pages grand in-8, et contenant :

Le n° 1 : *Préceptes de conduite pour les enfants, et anecdotes instructives.*
Le n° 2 : *Principaux événements de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne.*
Le n° 3 : *Modèles d'actes et de factures. Notions industrielles*
Le n° 4 : *Modèles de style épistolaire.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 30 c.
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine..... 3 fr. 90 c.
Reproduction du texte des écritures en caractères typographiques, à l'usage des maîtres. 1 vol. in-8, broché..... 1 fr. 30 c.

LE MÊME OUVRAGE. *Nouvelle édition* entièrement refondue par M. Barrau. 4 cahiers composés chacun de 32 pages grand in-8, et contenant :

Le n° 1 : *Préceptes de conduite pour les enfants, et anecdotes instructives.*
Le n° 2 : *Principaux événements de l'histoire de France.*
Le n° 3 : *Modèles d'actes et Notions industrielles.*
Le n° 4 : *Modèles de style épistolaire.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 30 c.
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine..... 3 fr. 90 c.
Reproduction du texte des écritures en caractères typographiques, à l'usage des maîtres. 1 volume in-8, broché..... 1 fr. 30 c.

2e partie : PREMIÈRES NOTIONS D'HISTOIRE NATURELLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE. 4 cahiers ornés de 40 dessins ou vignettes, composés chacun de 32 pages gr. in-8, et contenant :

Le n° 1 : *Culture et emploi du blé.*
Le n° 2 : *Arbres et Arbustes, Plantes.*
Le n° 3 : *Animaux sauvages.*
Le n° 4 : *Animaux domestiques.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 30 c
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine..... 3 fr. 90 c

3e partie : HISTOIRE SAINTE ET HISTOIRE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, par M. Wallon, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris. 4 cahiers ornés de 52 vignettes, composés chacun de 32 pages in-8, et contenant :

Le n° 1 : *Histoire sainte, 1re partie.*
Le n° 2 : *Histoire sainte, 2e partie.*
Le n° 3 : *Histoire sainte, 3e partie.*
Le n° 4 : *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 30 c.
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine, broché..... 3 fr. 90 c.

4e partie : MANUEL ÉPISTOLAIRE ou Lettres choisies de grands écrivains et de personnages célèbres. 4 cahiers composés chacun de 32 pages grand in-8, et contenant :

Le n° 1 : *Lettres morales et instructives.*
Le n° 2 : *Lettres historiques et littéraires.*
Le n° 3 : *Lettres badines et familières.*
Le n° 4 : *Lettres de genres et de styles divers.*

Les 4 cahiers réunis en un volume. Prix, cartonné..... 1 fr. 30 c.
Chaque cahier séparément. Prix de la douzaine..... 3 fr. 90 c.

Coulommiers. — Typ. ALBERT PONSOT et P. BRODARD.